VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 21 OCTOBRE 1913 NUMERO 23

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

DIEU ET MON DROIT

LA REPONSE DU BUREAU

A quoi se réduisent les amendements Coldwell? Qu'en pouvons-nous espérer, nous catholiques irlandais, canadiens-français, ruthènes, polonais et allemands de Winnipeg, qui payons la double taxe? Y-a-t-il espoir d'un règlement satisfaisant, d'une entente assez équitable qui nous relèverait du fardeau de la double taxe sans nous obliger à livrer l'âme de nos enfants!

A toutes ces questions qui ont fait couler de part et d'autre tant d'encre, on peut sans crainte de se tromper dire que la réponse du Bureau des Ecoles Publiques de Winnipeg à la lettre du docteur McKenty, le 10 juillet dernier, apporte une réponse définitive mais des plus tristes et décourageantes et comportant clairement que la persécution des minorités catholiques se continuera dans l'avenir.

* * *

Nos lecteurs se rappellent sans doute les circonstances et les motifs de la dernière démarche du docteur McKenty au nom du comité de la Fédération Catholique qui négocie avec le Bureau des Ecoles de Winnipeg depuis la passation des amendements Coldwell.

Une première consultation de l'avocat Munson fournit au Bureau des Ecoles les raisons de son refus de louer les écoles catholiques aux conditions que suggéraient les catholiques dans leur requête. Le Manitoba et beaucoup de catholiques firent contestation avec l'avocat Munson sur le sens des amendements Coldwell. Finalement, l'honorable Coldwell demanda à M. Andrews, un autre avocat en vue, d'interpréter ces amendements dont il s'était fait le parrain à la législature. M. Andrews sur les points principaux contredit l'opinion Munson. Immédiatement, fort de cette nouvelle opinion, décidé à pousser les membres du Bureau des Ecoles dans leurs derniers retranchements et à étaler en pleine lumière leur volonté de ne point accorder une parcelle de justice à la population catholique, le docteur McKenty au nom du comité de la Fédération chargé de traiter avec le Bureau, fit une nouvelle démarche le 10 juillet dernier.

* * *

Le Bureau des Ecoles vient de faire connaitre sa décision. Elle ne nous surprend pas; nous l'attendions telle qu'elle nous est donnée. Ce n'est pas ce qu'on pourrait appeler un refus direct, brutal. On y a apporté de la courtoisie et un élégant cynisme: c'est l'étouffement sous les roses ou l'étranglement avec le cordon de soie.

"Si les réquérants (les catholiques) veulent limiter leurs demandes à la conduite de leurs écoles sous l'empire de la loi des Ecoles Publiques" le Bureau des Ecoles Publiques est consentant à louer leurs écoles.

Comme la première fois, il s'en tient à cette condition. Et pour qu'il n'y ait point de malentendu, il précise quelques-unes des conditions qu'il n'acceptera pas: en somme, que nos écoles, telles qu'elles sont, passent sous le régime des écoles publiques.

Dans chacun des paragraphes de sa réponse au docteur McKenty, le Bureau des Ecoles accentue sa volonté de n'accepter rien autre que les écoles publiques, absolument identiques aux écoles publiques actuelles de Winnipeg.

Il ne veut pas entendre parler du système actuellement en vigueur au Nouveau-Brunswick ou à la Nouvelle Ecosse, pas plus que du système actuel de nos écoles catholiques de Winnipeg.

Comme dans le passé, il renouvelle ses objections au port du costume religieux et à la séparation des enfants selon leurs croyances religieuses.

Le dernier paragraphe de la réponse peut, dans son cynisme se résumer: "Nous affirmons hautement que nous ne nous objectons pas à ce que vous vous soumettiez à une loi injuste, à ce que vous livriez l'âme de vos enfants aux ravages de l'école athée".

Le Bureau des Ecoles sait quelle réponse lui fera le représentant du comité de la Fédération Catholique. "Nous ne pouvons, catholiques, accepter. Plutôt que de consentir à un arrangement qui nous déshonorerait et nous avilirait, nous aimons mieux continuer à subir l'injustice qui nous frappe depuis tantôt un quart de siècle".

C'est l'unique réponse que nous pouvons donner, la seule digne de catholiques, et même de citoyens qui ont le respect d'eux-mêmes.

* * *

Quand le Bureau des Ecoles aura reçu la réponse du représentant du comité de la Fédération, c'en sera fini des négociations dans le but de conclure un arrangement équitable basé sur les amendements Coldwell.

Elles auront néanmoins un dernier écho à la législature provinciale car le député Johnson, membre de l'opposition, annonce qu'il en demandera le rappel.

Peu nous chaut ce qu'en décidera la législature puisque dans la pratique ces amendements ont été lettre morte et n'ont servi qu'à démontrer une fois de plus l'esprit d'injustice d la majorité.

Cette persécution ne nous étonne pas, même dans ce pays. Nous en avons assez étudié l'histoire pour savoir que la minorité a du y conquérir chacun de ses droits et que ce n'est que grâce à une lutte sans trève—souvent grâce à la force grandissante du nombre—qu'elle a pu assurer le respect des droits de la conscience.

Les droits que nous confèrent la constitution. Ca vaut quand nous sommes autre chose qu'une minorité.

ATROCITES BULGARES

La véracité de Loti.

On a fort parlé, ces derniers temps, des cruautés bulgares à l'égard des Turcs et des Serbes. De tous ceux qui ont le plus violemment dénoncé les Bulgares et le plus âprement défendu les Turcs, M. Pierre Loti, grand romancier français tient certainement le premier rang. M. Loti est un turcophile enragé. Dans plusieurs numéros de l'*Illustration*, il a chargé à fond de train contre les Bulgares. La *Croix*, de Paris, en publiant des photographies de lettres d'officiers serbes, grecs et turcs avait déjà fort amoindri, rapetissé les lamentations de M. Loti.

Le *Mir*, journal de Sofia, prend maintenant à partie M. Loti. Il qualifie ses articles à l'*Illustration* de "tissu de calomnies et de mensonges".

On n'a pas oublié, écrit le *Mir*, les sorties violentes de M. Pierre Loti contre le peuple bulgare lors de la première guerre balkanique. Après quelques mois de silence, profitant des circonstances extrêmement favorables à une reprise de sa compagne turcophile d'autrefois, M. Loti, dans un des derniers numéros de l'*Illustration* à la charge, et attaque à fond de train les vainqueurs des Turcs. La nouvelle de la reprise inespérée d'Andrinople par les troupes d'Enver bey le fait tressaillir de joie. Mais on parle de restituer lax ville au Bulgares! Ce bruit met en fureur ce défenseur zélé à la cause turque. Il faut à tout prix déjouer les plans de la diplomatie et rendre impossible le retour des Bulgares. M. Loti arrive donc à Andrinople, qui lui fait un accueil princier et commence incontinent la campagne contre le peuple bulgare en faisant paraitre dans l'*Illustration* l'article diffamatoire auquel les directeurs de cette publication ont fait les honneurs de la première page. Or, cet article n'est d'un bout à l'autre qu'un tissu de calomnies et de mensonges.

Glanons quelques exemples caractéristiques dans cette élucubration étrange qu'est le réquisitoire contre les Bulgares paru dans l'*Illustration*. Nous sommes devant le puits du village de Haousa. "Il en sort, nous dit M. Loti, une sinistre odeur; on y a jeté les corps des femmes et des enfants violés par les soldats, et, par-dessus, pour les faire plonger, on a entassé les stèles arrachées aux tombes." Vraiment M. Loti a la vue par trop perçante: Que de choses, grands dieux, il a vu dans la profondeur de ce puits! Il y a pu apercevoir, d'abord, à travers les stèles entassées, des corps humains; il a pu distinguer en outre que c'étaient là des corps de femmes et d'enfants, et, ce qui est le comble, il a pu constater même que ces femmes et ces enfants avaient subi les derniers outrages avant d'être précipités au fond du puits!

"Pour voir le plus immonde, dit ailleurs M. Loti, il faut monter au minaret: les Bulgares y venaient tous les jours pour faire de là-haut leurs ordures sur la coupole, qui en est ignoblement souillée." Vous prêtez là, Monsieur Loti, aux Bulgares un raffinement d'imagination dont ils ne sont point capables. La procédure compliquée que vous leur attribuez, ils ne pourraient pas l'imaginer. Et s'ils avaient voulu vraiment souiller la coupole de la mosquée, ils s'y seraient pris, pour ce faire, de manière à ne pas mettre en péril leur vie sur les parapets vertigineux du minaret!

Faut-il parler aussi des photographies "accusatrices" qui accompagnent l'article fulminant de M. Loti? L'une d'elles notamment, plutôt que de représenter des Turcs noyés, sert à révéler les trucs du photographe ou des metteurs en scène de ce tableau ridicule. L'objectif a enregistré sur les physionomies des personnages du second plan cette expression de curiosité amusée et de sérieux forcé que les gens simples ont quand on leur fait jouer un "rôle". L'appareil a surpris même, le traître! sur la figure d'un soldat le sur la figure d'un des soldats le sourire non encore disparu, trace inopportune du rire général qui a sans doute précédé cette scène grotesque. Et les noyés eux-mêmes! Ils ne ressemblent pas le moins du monde à des prisonniers de guerre turcs noyés qui auraient passé plusieurs semaines au fond d'un puits et qu'on vient de retirer à l'instant. Leurs uniformes impeccablement boutonnés nullement déchirés, sans la moindre trace de boue sur eux, tout fait penser que nous sommes en présence de soldats couchés pour faire les "noyés". L'un d'eux a même oublié d'enlever son fez. Les musulmans n'ôtent pas généralement, il est vrai, le fez, mais tout de même, quand on a passé un mois dans les eaux d'un puits, on n'en revient pas le fez sur la tête!

Nous conjurons tous ceux qui lisent du Loti de ne jamais croire sur parole ce rêveur incorrigible qui, dans l'ardeur de la polémique, surtout lorsqu'il prend la défense d'une idole de son coeur, s'oublie jusqu'à méconnaître les notions les plus élémentaires de convenance et de justice.

D. Mikoff.

De son côté, M. Stancioff, ministre de Bulgarie à Paris, a fait parvenir au directeur de l'*Illustration* la lettre suivante:

Monsieur le directeur,

Je ne prétends ni discuter les préférences de Pierre Loti ni méconnaître en lui le "grand écrivain". Avec beaucoup de bons esprits, laissez-moi estimer cependant que, lorsqu'il veut écrire l' "histoire", il est une limite pour le romancier, même illustre.

Les récits que Pierre Loti vient de consacrer à la dernière guerre à Andrinople sont d'une couleur admirable! Qu'il me permette d'y ajouter plus modestement, celle de la réalité.

Je reçois de mon gouvernement l'affirmation que les prisonniers dont il pleure la triste destinée et les souffrances sont en excellent état.

Quatre jours avant l'invasion turque, le général Veltcheff leur offrait de rester à Andrinople ou d'être envoyés à l'intérieur du pays. Sur leur propre désir, on les dirigea sur des centres différents, en quatre groupes. Le ministère de la Guerre de Bulgarie est en mesure de donner des renseignements sur le sort de chacun d'eux.

Tels sont les faits, dégagés de toute littérature, et il en est ainsi, heureusement, pour beaucoup d'autres.

Leur simplicité, pourtant, n'est pas dépourvue d'éloquence, et, à l'heure où mon pays se heurte à tant de haines, de parti pris, je vous serais très reconnaissant, etc.

Veuillez agréer, etc.

Stancioff.

DOCUMENT POUR UN ALIENISTE

(*Free Press*, 17 octobre).

"Pour le visiteur d'occasion qui tombe au milieu de la convention des instituteurs bilingues, siégeant actuellement, il lui semble que la langue anglaise tient à peu près autant de place à cette convention qu'un dialecte indien de l'Amérique du Nord en tiendrait dans une réunion de langue chinoise.

Cette convention se tient à l'école Saint-Joseph, Saint-Boniface, et la plupart de ceux qui y sont présents semblent de nationalité française. Plusieurs des jeunes gens portent le costume religieux romain catholique et un fort pourcentage de l'auditoire se compose de religieuses française à la blanche coiffe. Ces dernières ne sont pas des institutrices bilingues mais assistent à la convention pour le profit qu'elles en peuvent tirer.

TOUT EN FRANCAIS.

Tout se fait en fait et cela comprend une conférence sur les méthodes d'enseignement de la langue maternelle des Français par M. A. Choiselet, une conférence sur l'enseignement des classiques par la méthode phonétique par le Rév. Frère Charles, enseignement de l'histoire à l'aide de biographies, l'orateur citant un personnage historique tel que Champlain, et d'autres conférences sur la musique et la culture physique par des professeur français.

Le discours d'ouverture de la convention fut fait en français par le président François Lageat et ce soir une adresse en français sera présentée à Monseigneur Beliveau........"

Nous tirons ce rapport de l'édition du soir du *Free Press*. Son rapport dans l'édition du matin contenait de nombreuses erreurs. Sur les observations de M. Roger Goulet, le représentant du *Free Press* promit de rendre justice aux instituteurs dilingues. Le soir, il pondait cette élécubration mais il se gardait bien de se présenter àla séance de cloture.

Nous soumettons respectueusement au *Free Press* qu'il y a encore une cellule de libre a Selkirk.

LA LANGUE DE LA MAJORITE

Extrait du *Bulletin du Parler Français* (sept. 1913).

"Un sujet britannique venu du Royaume-Uni, ou d'une colonie de l'Empire, au Canada, peut se croire autorisé, en constatant *qu'une majorité anglophone habite notre pays*, à ne pas accepter les droits de la race française..."

Ce n'est pas la première fois que je rencontre cette affirmation. Je la crois hasardée. L'étranger qui la ferait sienne risquerait de se tromper. Elle n'est pas prouvée, jusqu'ici. Je doute que la statistique officielle l'atteste. Il y eût un temps, sans doute, où elle pouvait être incontestée mais ce temps me semble passé. Il n'y a plus, selon moi, de "langue de la majorité" aujourd'hui,—je parle de la langue native, originaire, non pas de la langue apprise en vertu des nécessités bilingues. Pas plus que le français l'anglais ne serait la "langue de la majorité" actuelle.

Considérons le nombre de races étrangères, qui, après l'anglaise, sont venues en Canada depuis 1759 et, au cours de ces derniers vingt ans. Nous aurons le droit de mettre en doute l'affirmation ci-dessus. L'anglais n'est, à coup sûr, pas la langue native originaire des milliers de Juifs et de Doukobors que l'impérialisme a appelés chez nous, à nos frais, dans l'espoir de neutraliser l'extension de la race et de la langue française. Il en est de même des milliers de ruthènes, Russes, Galliciens, Polonais, Suédois, Norwégiens, Italiens, Allemands, Flamands, Hollandais, etc.

* * *

Le seul élément, vraiment anglophone,—en dehors des Canadiens-anglais antochtones, — se compose d'Irlandais, Ecossais, Anglais et Américains *Yankees*. Cet élément étranger contre balance-t-il les autres éléments étrangers d'importation plus ou moins récentes? Cela me semble douteux...

* * *

Si l'élément anglais, irlandais, écossais primitif, avait été abandonné à lui-même sans appoints extérieurs, il est très probable que l'élément français-canadien, doué d'une prolification si remarquable—parce que resté chrétien, catholique et profondément moral dans sa masse,—constituerait, aujourd'hui, l'élément dominant en Canada. Par conséquent, s'il y avait eu, grâce à cette prédominance, une langue de la majorité, cette langue aurait été celle de la race française.

* * *

Je crains, sans risquer de me tromper beaucoup, qu'un temps viendra, peut-être avant la fin du siècle, où la majorité des éléments originairement de race et de langue étrangères s'angliferont et deviendront "anglophones", dans la force du mot.

Seule la race française saura se garantir contre cette anglification, qui signifie aussi, trop souvent, "protestantification",—comme on l'a constaté aux Etats-Unis, chez des milliers de Canadiens-français d'origine, lentement anglifiés, dénationalisés, Yankeisés, protestantisés.

L. H.

UN SUCCES

Les instituteurs bilingues de langue française ont tenu la semaine dernière leur congrès annuel.

Par le nombre de ceux qui y participèrent, l'importance des questions qu'on y discuta, l'intérêt apporté à tous les travaux, ce congrès soutient très avantageusement la comparaison avec les congrès que tiennent au Manitoba les instituteurs de langue autre que le français. S'il était donné à des instituteurs québécois d'assister à une convention comme celle de la semaine dernière, il serait étonné de l'entrain, de la vie et de l'intérêt qui y règnent.

Trop souvent, ces conventions se réduisent à de simples débats oratoires. On pérore à perte d'haleine et ce qu'on y discute le moins ce sont les questions de pédagogie.

Un coup d'oeil jeté sur le programme suffit à convaincre que la pédagogie a eu la part du lion à la convention des instituteurs bilingues de langue française. On y a touché à presque tous les sujets enseignés dans nos écoles, et plus spécialement à ceux dont le mode d'enseignement est le moins fixé et susceptible d'amélioration. Et quand le sujet le comportait, les conférenciers ont soigneusement évité tout développement oratoire et s'en sont tenus à des démonstrations rigoureuses et méthodiques de leur théorie. Ils la vivaient.

On ne saurait trop souligner l'importance de pareilles conventions. C'est dans les mains des instituteurs—religieux ou laïques—que repose le soin de la préparation morale et intellectuelle de la prochaine génération. Elle sera ce qu'auront été ses maîtres.

Cette importance du rôle des maitres n'a peut-être jamais été démontrée plus éloquemment que par le respect dont on entoure nos instituteurs dans nos campagnes. On y trouve comme le sentiment inné de la grandeur de la tâche qu'ils accomplissent. Ce sont les véritables édificateurs de la nation.

Reve d'une Nuit d'Hopital

Cécile était en blanc, comme aux tableaux illustres
Où la Sainte se voit, un nimbe autour du chef.
Ils étaient au fauteuil Dieu, Marie et Joseph;
Et j'entendis cela debout près des balustres.

Soudain au flamboiement mystique des grands lustres,
Eclata l'harmonie étrange au rythme bref,
Que la harpe brodait de ses sons en relief...
Musiques de la terre, ah! taisez vos voix rustres!...

Je ne veux plus pécher, je ne veux plus jouir,
Car la sainte m'a dit que pour encore l'ouïr,
Il me fallait vaquer à mon salut sur la terre.

Et je veux retourner au prochain recital
Qu'elle me doit donner au pays planétaire,
Quand les anges m'auront sorti de l'hôpital.

LA REPONSE DES PERSECUTES

Dans la lutte que poursuivent nos frères d'Ontario pour la revendication des droits des écoles séparées, dans leur splendide résistance aux injonctions persécutrices, anti-constitutionnelles et anti-libertaires de la seconde circulaire 17 comme de la première, Ottawa a été le centre de la lutte, le foyer d'où sont parties toutes les directions de combats, où ont été forgées toutes les disciplines à suivre contre les attaques du gouvernement Whitney.

La commission des écoles séparées de cette ville vient de donner un nouvel élan à la défense contre la persécution gouvernementale. A sa réunion, du commencement de la semaine dernière, elle a décidé de poursuivre la ligne de conduite adoptée et tenue l'an dernier et de ne pas permettre l'intrusion des inspecteurs protestants dans les écoles catholiques, bilingues ou autres.

Voici le texte de la résolution adoptée à cette réunion. Elle est claire, sans la moindre ambiguité; c'est la résistance sans la moindre concession jusqu'à ce que le gouvernement rende aux catholiques d'Ontario pleine et entière justic.

RESOLUTION DE PROTESTATION

Proposé par les commissaires Bourcier et Bettez, secondé par les commissaires Freeland et Armstrong, que

Attendu que les membres de la Commission des Ecoles Séparées d'Ottawa, l'an dernier, ont refusé d'accepter la circulaire dix-sept (17) du Département de l'Education et de la mettre en vigueur, et attendu qu'ils ont fait connaitre au gouvernement, au moyen de délégations et de communications leurs objections à cette circulaire.

Et attendu que, aucun changement matériel, ayant pour objet de satisfaire aux griefs exprimés, n'a été fait dans le règlement dix-sept (17) tel que promulgué cette année par le Département de l'Education, et attendu que ces griefs existent encore, c'est-à-dire:

1o Que l'enseignement des matières du cours dans une langue autre que cell de l'nfant retardera le progrès de l'élève et occasionnera des dépenses additionnelles aux contribuables supportant les écoles.

2o Que ce retard au progrès de l'élève et ces dépenses additionnelles qui devrront retomber sur les contribuables supportant les écoles, déjà traités avec injustice à propos des taxes, sont contre tous les principes de la pédagogie et de la justice et sont contraires à l'esprit de l' "Acte de l'Amérique Britannique du Nord".

Il soit résolu, en conséquence, que le Département de l'Education soit averti que, pour les raisons ci-haut mentionnées, nous sommes, avec regret, forcés de refuser d'accepted et de mettre en vigueur les instructions contenues dans le règlement dix-sept (17).

Il soit en plus, résolu que les instructions données par la Commission l'an dernier aux professeurs et àtous ceux que le règlement dix-sept (17) concerne, soient considérées comme étant en force et qu'elles devront être dûment observées.

Résolution adoptée à l'unanimité.

Cette résolution présentée par deux commissaires canadiens-français est secondée par deux commissaires irlandais.

Quelques extraits des discours des différents orateurs à cette séance de la commission des écoles séparées d'Ottawa suffisent à démontrer la force de cette résistance.

Le docteur Freeland:

"Ce n'est pas seulement au français qu'on en veut, mais à tout le système des écoles séparées.

"L'an dernier les inspecteurs protestants étaient supérieurs aux inspecteurs canadiens-français, ils remplissaient, pour ainsi dire, le rôle d'espions, et l'on semblait ne pas avoir confiance dans l'honnêteté et la compétence des inspecteurs canadiens-français. Cette année les inspecteurs anglais ne sont pas supérieurs aux inspecteurs canadiens-français, mais ils sont là tout de même et font toujours la même besogne.

"Si nous laissons faire c'est une porte ouverte à l'intrusion des protestants dans toutes nos écoles catholiques.

"Il y aurait peut-être des moyens détournés d'arriver au même résultat, mais les Canadiens français ne prendront pas ces moyens et ils feront bien.

"C'est pour cela que je suis heureux d'appuyer cette motion."

M. Samuel Genest, président de la commission, l'un des plus irréductibles défenseurs de l'enseignement français et catholique dans Ontario:

"Je ne puis, dit-il, laisser passer une occasion aussi solennelle sans exprimer ma manière de voir que tout le monde connait d'ailleurs et qui reste toujours la même.

"Le pire en cette question c'est ce qui reste caché, ce sont les intentions sournoises et les projets de persécution dirigés contre les écoles catholiques.

"Le français est non seulement utile, mais il est nécessaire, c'est une des langues officielles du pays. Et si le gouvernement fédéral le reconnait, de quels droits les gouvernements provinciaux pourraient-ils prohiber son enseignement? C'est comme si le conseil municipal voulait empêcher le gouvernement provincial de légiférer sur l'hygiène, les pêcheries, etc.

"Nous voulons apprendre l'anglais, nous exigeons que nos enfants apprennent l'anglais et l'apprennent bien, mais ce serait une infamie de ne pas conserver la langue de nos ancêtres.

"Nous voulons qeu nos enfants parlent la langue de nos souverains, mais nous voulons aussi qu'ils puissent chanter leurs gloires en français, car dans ce cas-là ça vient plutôt du coeur."

"Pour moi, c'est une lutte sacrée et je la soutiendrai aussi longtemps que Dieu me prêtera la force et la santé. Car aujourd'hui on attaqeu la langue, demain ce ser l'école elle-même".

Une copie de la résolution adoptée par la commission a été transmise au département d'instruction d'Ontario, à toutes les commissions scolaires bilingues de la province d'Ontario et affichée dans toutes les classes bilingues sous la juridiction de la commission.

Evidemment le gouvernement d'Ontario ne dort pas sur un lit de roses.

BIGAME MALGRE LUI

La scène se passe à la huitième chambre correctionnelle. Pichon, [illegible], est sur le banc des accusés pour un délit de coups et de blessures. En d'autres termes, il administré, il y a quelques jours, sur un chantier du Métropolitain, une formidable pile à son camarade Varlet, terrassier comme lui.

Des agents les ont séparés: Pichon a été arrêté et passe à l'audience des flagrants délits.

C'est un colosse trapu, mais borné. Il a une tendance à vouloir tout massacrer et à rugir au lieu de donner des explications sur l'acte qui l'a fait arrêter.

Le président l'interroge, et Pichon ne répond que des apostrophes tonitruantes.

Le Président.—Donc, vous travaillez à réparer la chaussée, lorsqu'est apparu, pour travailler à son tour, un nommé Varlet, que nous entendrons tout à l'heure, terrassier comme vous, et que vous n'aviez pas vu depuis quinze jours. Vous vous êtes précipité sur lui, et vous l'auriez assommé si les agents Trabut et Torchon ne vous avaient séparés. Pourquoi avez-vous commis cet acte?

Pichon, *donnant un coup de poing avec violence sur le bas-flanc de chêne placé devant lui.*—Pourquoi? Parce que je suis un honnête homme et un bon ouvrier! Et d'abord, c'est Varlet qui devrait être à ma place. Ah! la fripouille!... Si vous saviez!

Le Président.—Le tribunal demande justement à savoir. Parlez.

Pichon.—Oui, mon président, oui, je parlerai! Faut que vous sachiez que je suis-t-un bon ouvrier, mais Varlet, c'est une canaille! C'est pas y a pas quatre jours, c'est y a quat'mois que j'aurais dû lui casser les reins, le jour qu'il m'a chipé mon litron dans mon panier, mon litron pour déjeuner.

Le Président.—Voyons, voyons! [illegible] on ne casse pas les reins à un camarade qui vous prend un litron... un litre de vin, veux-je dire.

Pichon.—C'est pas pour ça, mon président, que j'ai voulu lui casser les reins. J'ai passé sur le litron. Mais pour les papiers, ah! non!... Si vous saviez!...

Le Président. Mais parlez!..

Pichon, *donnant un violent coup de poing sur le bas flanc.*—[illegible] mon président, le [illegible] l'on m'a dit: "Pichon, ça [illegible] pas vous", alors que c'était [illegible]

Le Président.—Qui est-ce qui vous a dit ça?

Pichon.—Le charcutier du coin de ma rue.

Le Président.—Pourquoi vous a-t-il dit ça?

Pichon.—Ah! j'ai failli lui casser les reins aussi, à celui-là. Et ma femme donc, qu'il disait qu'elle était si brune, quand c'est qu'elle est rousse!...

Le Président, *désappointé.*—Ah! voyons, Pichon, du calme!.. Parlez moins vite et plus clairement.

Pichon, *poursuivant son idée.*—Rousse comme une queue de vache!

Le Président, *inquiet, à l'un de ses assesseurs.*—Il ne serait pas un peu timbré?

Pichon.—Ah! mille noms de noms!... Il y en a bien un autre encore, à qui que j'aurais bien volontiers cassé les reins!

Le Président.—Vous voulez donc casser les reins à tout le monde?

Pichon.—Non, mais au boulanger, quand il m'a dit comme ça: "Votre femme me prend une flûte tous les matins sans me payer. Vous me devez vingt-huit sous de flûtes." Et, mon président, jamais Victorine en mange de flûte, jamais! Mettez-vous à ma place!.. Ah! si vous saviez!...

Le Président.—Pichon, ça ne peut pas durer comme ça. Nous n'en sortirons pas. Prenez votre temps, commencez par le commencement. Vos explications sont inextricalbles et inintelligibles.

Pichon, *avec exaltation.*—Je ne peux pas! Je ne peux pas!

Le Président.—Vous ne pouvez pas m'expliquer?

Pichon.—Il faudrait que je casse quelque chose d'abord. Ca sortirait mieux.

Le Président.—Permettez!.. Ah! non!...

Pichon.—Et puis, j'ai tellemem à dire qu'il me faudrait deux jours pour mes explications au complet.

Le Président.—Alors, non! gardez-les!... Nous allons entendre l'agent Trebut qui vous a arrêté et qui a été chargé de prendre des renseignements sur vous.

Pichon, *hurlant.*—Je suis bigame!

Le Président, *ahuri.*—Vous êtes bi.....

Pichon.—C'est-à-dire que je le suis sans l'être.

Le Président, *avec impatience.*—Alors, non! Asseyez-vous. Vous voyez bien. (*Pichon s'assied, puis se relève.*)

Pichon.—Et à sa femme aussi, que je casserai les reins!

Le Président. — Asseyez-vous. (*A l'huissier audiencier.*) Faites entrer l'agent Trabut, que nous sachions quelque chose. (*Pichon se rassied, grommelle tout bas et serre les poings. Entre l'agent Trabut, large d'épaules, mais tout petit; Corse; doué d'une épaisse moustache noire et d'un accent méridional très prononcé.*) Dites-nous tout ce que vous savez.

L'agent Trabut.—Monsieur le président, je viens éclairer la justice. Il y a deux Pichon.

Le Président.—Deux?... Mais celui qui est sur ces bancs est bien celui qui a commis le délit de coups et de blessures?

L'agent Trabut.—Parfaitement!... Sur le deuxième Pichon.

Le Président.—Hein?...

L'agent Trabut.—Parfaitement monsieur le président. Le deuxième Pichon, c'est Varlet.

Pichon, *se dressant radieux.*—Voilà ce que je voulais dire!

Le Président.—Puisque vous n'avez pas su le dire, taisez-vous et asseyez-vous.

L'agent Tribut.—Si Pichon a manqué d'assommer Varlet, c'est rapport à ce que Varlet a volé ses papiers à Pichon, il y a deux mois, dans le chantier.

Le Président.—Bon. Varlet a volé les papiers de Pichon.

Pichon.—Ca, je vous l'ai dit, mon président.

Le Président.—Je le reconnais, vous me l'avez dit. C'est même la seule chose d'intelligible que vous avez proférée.

Pichon, *avec élan, à Trabut.*—Vous, vous êtes un bon sergent de ville!

Le Président.—Pichon, asseyez-vous!... (*A Trabut*) Continuez. Où, quand et pourquoi Varlet a-t-il volé les papiers de Pichon?

L'agent Trabut.—Pichon, comme tous les terrassiers, ôte son cotte et son gilet pour travailler. Il avait dans son gilet son livret militaire, son acte de naissance.

Pichon.—Et mes quittances de loyer, s'il vous plait.

Le Président.—Mais taisez-vous donc... Tous à l'heure, on ne pouvait pas vous arracher une parole; à présent, vous voulez toujours parler.

Pichon.—C'est que...

Le Président.—Asseyez-vous!. (*A Trabut.*) Continuez.

L'agent Trabut.—J'obtempère monsieur le président... Donc Varlet vole les papiers de Pichon, et il s'en sert pour épouser la veuve Pingouin sous le nom de Pichon. Varlet, muni des papiers de Pichon, est ainsi devenu un second Pichon.

Pichon, *radieux, à Trabut.*—Vous, vous êtes un bon sergent de ville, vous savez!... (*Au président.*) Et tout ça ne serait rien mon président, si Varlet n'était pas venu habiter le même quartier que moi.

Le Président. — Voulez-vous vous taire à la fin!

Pichon.—Je veux bien; mais acquittez-moi à présent.

Le Président.—Accusé Pichon le tribunal sait ce qu'il a à faire Mais tâchez de mériter sa bienveillance par un silence absolu.

Pichon.—Oh! alors, je suis une tombe!

L'agent Tribut.—Donc, monsieur le président, Varlet, avec les papiers de Pichon, épouse la veuve Pingouin, qui devient Mme Pichon. Comme, de son côté, Pichon est marié, ça fait deux madame Pichon dans le quartier Où que ça se complique encore c'est que la femme du vrai Pichon ici présent est rousse...

Pichon, *comme malgré lui.*—Comme une queue de vache... (*Surprenant un regard irrité du président.*) Mande pardon! Ca m'a-t-échappé!... Je suis-t-une tombe!

Le Président, *à l'agent Trabut.—Continuez.* ... ...

L'Agent Trabut.—A vos ordres, monsieur le président. J'avais donc l'honneur de dire au tribunal que la femme du vrai Pichon est rousse, au lieu que la femme du faux Pichon, l'ex-veuve Pingouin, est brune et parsemée de quelques cheveux blancs. Jusque-là, ça va bien. Mais v'là que la femme du faux Pichon se met à faire des dettes chez le boulanger, qui les réclame au vrai Pichon ici présent...

Pichon, *avec une indignation irrésistible.*—Vingt-huit sous de flûtes qu'on m'a réclamée, mon président, vingt-huit sous d'flûtes!... J'en ai fichu une danse à ma femme, pauv' créature calomniée!...

Le Président, *sévèrement.*—Accusé Pichon, vous fichez des danses, comme vous dites, à beaucoup trop de monde. Asseyez-vous!... (*A Trabut.*) Continuez.

L'Agent Trabut.—De l'enquête à laquelle je me suis livré, monsieur le président, il résulte que le faux Pichon a causé au vrai Pichon des embêtements encore plus considérables. Ce dernier rencontrait dans son quartir des gens qui lui disaient: "Vous n'êtes pas Pichon! Pichon, nous le connaissons. Montrez-nous vos papiers!" Et il ne pouvait pas les montrer, rapport à ce que c'était l'autre qui les lui avait pris. C'est pas tout. Il a manqué d'être poursuivi pour bigamie, pour avoir épousé une veuve Pingouin du vivant de sa femme.

Pichon.—C'est vrai, je suis bigame! C'est pas de ma faute, mais je suis bigame!

Le Président.—Taisez-vous!... Maintenant je comprends. Quand vous avez appris que Varlet était l'auteur du vol de vos papiers et que c'était lui qui vous causait tous ces ennuis, vous avez voulu vous venger. Vous l'avez rencontré, et...

Pichon.—Et je lui ai administré une pile.

Le Président.—Vous avez eu tort.

Pichon.—J'ai eu tort, moi?

Le Président.—Il fallait vous adresser à la justice, qui aurait châtié votre voleur.

Pichon.—Ta! ta! ta! J'ai mieux aimé le châtier par moi-même. J'ai mis la dose qu'il fallait.

Le Président.—Ca peut vous coûter cher à vous-même. Asseyez-vous. (*A l'agent Trabut.*) Le tribunal vous félicite de la lumière que votre enquête apporté en cette affaire. Mais il est un point sur lequel il aimerait assez être éclairé: Pourquoi Varlet n'épousait-il point la veuve Pingouin sous son nom de Varlet? Qu'avait-il besoin des papiers de Pichon?

L'agent Trabut.—Je ne l'ai donc pas dit?

Le Président.—Mais non!

L'Agent Trabut.—C'est qu'il était déjà marié.

Pichon, *au comble de la fureur.*—Marié!... C'est lui le bigame, et c'est moi que... (*Avec force.*) J'écrirai au président de la République!

Le Président.—Pichon, calmez-vous! (*A l'huissier.*) Faites entrer Varlet.

Varlet entre, provocant un bras en écharpe: type du voyou parisien à la moustache conquérante. Il a une cotte et est coiffé d'un chapeau melon.

Varlet, toisant Pichon, après avoir prêté serment.—Je demande justice... Monsieur m'a cassé un abatis.

Le Président, *aux municipaux.*—Gardes! arrêtez cet homme! *Les municipaux s'emparent de Varlet.*)

Varlet.—De quoi?

Le Président.—Vous êtes bigame.

Varlet.—Et puis après? Ca empêche-t-y qu'on m'ait cassé un abatis?

(*Le président remet le jugement à huitaine pour l'affaire Pichon et ordonne la mise en liberté de ce dernier. Varlet est emmené au Dépôt. Pichon bondit sur l'agent Tribut et l'entraîne.*)

Varlet.—C'est moi qui reçoit la trempe, et c'est moi qu'on arrête! N'y a pas de justice! n'y en a pas!...

(*Ses cris se perdent dans l'éloignement.*)

Pichon, *à Trabut.*—Vous êtes un bon sergent de ville! Venez, on va sucer un litron. C'est moi que je paye. (*Trabut essaye de résister*) Mais puisque je vous dis que c'est moi que je paye!

L'HOMME ET LE SINGE

Il se tient en ce moment à Birmingham une sorte de congrès d'anthropologie, et comme dans tous les congrès d'anthropologie qui se respectent, il a été question de l'origine de l'homme.

Le docteur Caweth Read, qui, paraît-il, prit le premier la parole dans cet aéropage, s'est demandé comment le singe était devenu homme. Mais il devait d'abord se demander si l'homme descend véritablement du singe!

Rien dans les découvertes contemporaines ne permet d'énoncer une pareille opinion. On a bien mis à jour "quelques" crânes pourvus d'un angle facial peu développé, mais cela ne prouve rien. Les sauvages de la Terre de Feu, à ce point de vue, sont très mal partagés, et il est fort possible que les premiers habitants du globe leur ressemblaient; mais ou est donc l'être qui a été le point de jonction entre le singe et l'homme? Est-ce que s'il avait existé, on n'en trouverait pas des vestiges?

Quant au docteur Caweth Read, il nous a appris que si le singe s'était transformé en homme, c'était à la suite d'un changement de régime. Il a pris goût a l'alimentation carnée, de là son évolution (sic)!

LES MISSIONS CATHOLIQUES EN CHINE

Le Père Jésuite Bertram Wolferston consacre dans la revue anglaise *The Tablet* du 2 août un article aux missions catholiques en Chine. Nous traduisons largement les passages principaux de cette intéressante étude:

Une oeuvre gigantesque et pénible

Au milieu des vicissitudes, au milieu des changements qui ont marqué, en Chine, les toutes dernières années, une chose est restée debout: le commandement divin: "Allez et enseignez toutes les nations", légué par le Christ à son Eglise, est toujours obéi. Convertir le monde entier est assurément une tâche gigantesque et à ne considérer que dans la Chine les difficultés de l'apostolat, c'est déjà un énorme labeur. Voilà un pays immense, de 15,000 lieues anglaises carrées, dont la population, aux dernières estimations, est évaluée à 400 millions d'habitants: une véritable armée de prêtres serait nécessaire pour convertir pareille nation. Malgré tous ses efforts, l'Eglise catholique n'a pu y envoyer, en 1912, qu'un prêtre pour 189,500 habitants, et en ce qui concerne les catholiques seuls, il n'y avait l'an passé qu'un seul prêtre pour 636 fidèles. Il y a à peu près un catholique sur 298 habitants.

L'étendue du champ d'apostolat est pourtant encore la moindre difficulté. Tout le monde sait que la langue chinoise est d'une complexité extraordinaire. Il faut, en général, deux ans à un missionnaire européen pour comprendre un dialecte parlé et se faire comprendre quand il le parle; la langue écrite nécessite cinq années d'études, à mon avis, pour connaître les multiples caractères de l'écriture ordinaire. La langue parlée se complique, en outre, de cinq tons d'émission tellement différents qu'on se rendrait ridicule en usant d'un ton incorrect.

La xénophobie des Chinois

L'étendue du pays et les écueils de la langue offrent déjà sans doute assez de pénibles difficultés, mais elles ne sont pas insurmontables. Il en existe d'autres, plus graves parce que ni l'Eglise ni les missionnaires ne peuvent y remédier. La première réside dans la xénophobie des Chinois Ce n'est pas en refusant de reconnaître que la civilisation chinoise encore que barbare, a derrière elle un passé de plusieurs milliers d'années, que les Européens atténueront ce sentiment; les Chinois ne voient dans la civilisation d'Occident qu'une intéressante expérience, vieille tout au plus de cinq siècles. On ne peut pas dire que les nations européennes aient fait beaucoup d'efforts, au cours de ce dernier demi-siècle, pour se concilier leurs sympathies. Il est vrai que l'on constate aux environs de Changhaï, qui est un centre d'influence européenne, des signes d'affaiblissement du sentiment xénophobe; on n'y considère plus l'étranger comme un barbare, on croit à ses sentiments de justice, de charité, d'honnêteté. Mais il serait imprudent de conclure que ce phénomène est général.

Le séjour des Européens au milieu des Chinois, peuple d'une haute logique, a des conséquences plus graves; car, tandis que le missionnaire prêche, ses auditeurs songent à ce que font ses compatriotes. En ce qui concerne le christianisme, l'obstacle le plus sérieux est la scission religieuse. Il paraîtrait superflu de s'appesantir sur la difficulté qu'éprouve un Chinois bien disposé, mais insuffisamment instruit, quand on le sollicite moins d'embrasser la religion chrétienne que de se rallier à une forme particulière de cette religion en attestant que les autres sont dans l'erreur; on l'invite non pas à étudier les grandes vérités du christianisme, mais à scruter les doctrines de sectes adverses. La seule conclusion logique qu'il en tire est en faveur de la formation d'un Eglise chinoise, absolument indépendante des dogmes et de l'autorité de l'Europe: cette idée est un obstacle de plus à l'union des chrétiens en Extrême-Orient.

Une immense et féconde mission.

celle des Pères Jésuites de Kiang-Nan

Kiang-Nan est une mission des Pères Jésuites en Chine: elle comprend deux provinces, Kiang-Su et Ngan-Lioie, et intéresse une population évaluée en 1912 à 50 millions d'âmes. Le personnel de la mission comptait cette année-là un évêque, 195 prêtres (dont 145 Jésuites), parmi lesquels 21 prêtres chinois, 55 membres masculins de Congrégations religieuses et 399 Soeurs européennes et chinoises. Il y avait, en outre, 190 catéchistes, 612 instituteurs et 797 institutrices, sans compter 880 femmes pieuses au service de la mission, chargées de baptiser les enfants mourants, d'élever les orphelins, d'entretenir les sacristies, etc. Le siège de la mission est à Zi-Ka-Wei, à quelques lieues de Changhaï; on y trouve un Séminaire, un observatoire astronomique et météorologique célèbre dans tout l'Orient, un musée d'histoire naturelle, un collège fréquenté par 264 élèves chinois. Une revue mensuelle catholique s'imprime en chinois à 2,200 exemplaires. D'autre part, le *Cheng-Sin-Pao* (Messager du Sacré-Coeur) s'imprime mensuellement à 2,500 exemplaires. Un dispensaire, qui a donné des soins gratuits en 1912 à plus de 1,920 personnes, complète l'installation.

Pas très loin de là, à Tou-Sé-Wé, se trouvent un orphelinat de 254 garçons et une imprimerie sino-européenne. Des ateliers de menuiserie, de sculpture, de peinture, de couture, y sont annexés.

Les Soeurs de Seng-Mon-Yen dirigent un noviciat, un catéchuménat pour femmes, une école pour filles chrétiennes (128 élèves) un Institut pour sourds et muets, un orphelinat qui abrite 733 fillettes, cinq ateliers où travaillent 500 femmes et jeunes filles, et un dispensaire où 34,495 malades ont été soignées en 1912.

La ville chinoise de Changhaï compte quatre églises catholiques. Les hôpitaux de la mission ont reçu, en 1912, 6,444 malades; les dispensaires ont traité 168,110 cas. Les Petites-Soeurs des Pauvres prennent soin de 300 vieilles personnes sans distinction de religion; en outre, les Pères dirigent, en même temps qu'un cercle catholique, des écoles de toutes sortes dont l'énumération serait fastidieuse.

Il y a, en outre, un embryon d'Université, 277 pensionnats pour les deux sexes avec 14,833 élèves; 896 écoles primaires procurant l'instruction à 27,441 garçons et filles: 5,214 enfants sont élevés dans les orphelinats et 7,623 sont confiés à des familles chrétiennes.

Un bataillon de 219 catéchistes donne l'instruction religieuse à 6,805 hommes et 4,373 femmes.

Au 30 juin 1912, la mission comptait 124 stations, possédant chacune leur église ou leur chapelle: cela faisait 208,164 catholiques et 110,867 catéchumènes: ces chiffres accusent un accroissement de 4,696 âmes sur l'année précédente. La révolution avait ralenti le mouvement des conversions, puisque l'accroissement constaté en 1911 se chiffrait par 9,970. Durant l'année 1912, les missionnaires ont entendu 909,254 confessions et distribué 1,449,665 communions.

Le 30 juin 1848, la mission de Kiang-Nan comptait 29 prêtres, 351 stations, 60,963 chrétiens et 506 catéchumènes; on avait baptisé, en 1847-48, 631 adultes. Le nombre des baptênes d'adultes s'éleva à 4,912 en 1911-12, et à 8,867 l'année précédente.

Une mission de moindre importance, confiée également aux Pères Jésuites, se trouve dans le sud-est du Tchi-li. Elle compte 79 prêtres, 15 Frères et 45 Soeurs, qui doivent prendre soin des intérêts spirituels d'un district de 11 millions d'habitants. Il y avait 83,088 catholiques au 30 juin 1912; ce chiffre s'était accru de 3,642 unités en un an. En 1851, il y avait dans ce district 9,905 chrétiens.

La vie du missionnaire.

Quelle est la vie ordinaire d'un missionnaire dans une contrée de vieux chrétiens? De septembre jusqu'à Pâques, il visite les différentes stations, donne des missions et prépare les fidèles à recevoir les sacrements. Il se lève à 4 1-2 et fait ses dévotions; à 6 heures, les chrétiens l'attendent à l'église pour dire les prières du matin et entendre la messe avec sermon sur les grandes vérités de la religion. Vers 8 heures commence le catéchisme pour les enfants, et les catéchistes préparent l'ordre des confessions. A 9 heures, instructions pratiques aux pénitents, suivies des confessions. A 11 heures, le missionnaire peut casser une croûte, lire quelques pages de son bréviaire et prendre un peu de repos. A 2 heures, chemin de croix pour les pénitents, instructions religieuses et nouvelle séance de confessions. A 6 ou 7 heures, le repas du soir, suivi de la lecture du bréviaire et d'une réunion des catéchistes: c'est là que l'on fixe l'ordre du jour du lendemain. A 10 heures sonne enfin l'heure du repos.

La vie du missionaire n'est qu'un voyage continuel, à pied, en bateau, à cheval, en voiture, sous le soleil, sous la pluie, sous la neige, avec des nuits passées en des auberges impossibles. Pendant ce temps, la station est confiée à des instituteurs ou à des femmes dévotes qui président les exercices pieux du dimarche.

Dans une région de catéchumènes, le travail est très difficile. Il y a là des milliers de candidats, d'une incroyable diversité. Le missionnaire doit tout examiner avant de procéder à quoi que ce soit: il y a de ces pauvres gens qui ne recherchent pas uniquement le royaume du Christ. Si les motifs qui les ont amenés paraissent illégitimes, c'est le renvoi sans ambages; pour le reste, on se montre très tolérant, il est nécessaire d'être large. On évite autant que possible de recevoir isolément des individus ou des familles; on invite les candidats à faire des recrues et à se présenter en nombre. Le missionnaire observe, étudie, examine, tâche de faire naitre le désir du baptême. L'instruction des néophytes est confiée aux catéchistes: une année se passe à leur apprendre les prières et à leur inculquer les premiers principes de la religion. Alors le missionnaire procède à un choix entre les candidats; les meilleurs d'entre eux sont envoyés à un catéchuménat plus fermé, où le Père lui-même les instruit et les forme pendant un mois. D'aucuns manquent de persévérance: ils re[illegible]nt à leurs champs ou à leur [illegible]. D'autres manquent de mémoire et ne retiennent aucune notion; d'autres encore perdent patience et s'en vont pour ne plus revenir.

Une vue d'ensemble

L'avenir de la religion catholique en Chine

Le paysan chinois a les défauts de sa race: il est matériel d'un bout à l'autre. Le païen de là-bas n'a aucun idéal, mais en général il est sobre, calme, et possède une naturelle modestie, qui est un excellent fondement pour la vertu; le chrétien chinois manque peut-être de brillant, mais il est ferme, rarement ingrat, souvent plein de générosité.

A envisager l'attitude du monde officiel, l'avenir apparait plein de promesses. La Chine parait vouloir renoncer officiellement au paganisme: la liberté religieuse a été promise à tout le monde; les places officielles les plus hautes sont accessibles aux chrétiens; les mandarins peuvent embrasser le christianisme. Mais il faut compter avec l'intense esprit conservateur du caractère chinois et avec son extraordinaire matérialisme. Ensuite, les "bienfaits de la civilisation" ont pénétré en Extrême-Orient: il en résulte un état d'esprit plutôt hostile à la religion.

EXPLOSION DANS UNE MINE

Plus de 400 mineurs sont ensevelis

Cardiff (pays de Galles) 17 octobre. — Une terrible explosion s'est produite, dans la mine Universal Coliery; 931 mineurs étaient déjà descendu dans la mine au moment de l'explosion. Des secours furent immédiatement organisés et environ 500 ont été sauvés.

Les sauveteurs n'ont pas cessé de travailler toute la nuit; aujourd'hui, vers midi, ils réussissaient à sauver 29 hommes pris dans une galerie par l'éboulement qui s'était produit après l'explosion. Ils signalèrent aux sauveteurs que de leurs camarades devaient se trouver non loin de là, dans une autre galerie.

Les travaux de sauvetage sont continués avec acharnement; ceux opérés ce matin donnent l'espoir que les 400 mineurs restant ensevelis ne sont pas tous morts et qu'on pourra en sauver un grand nombre.

Des scènes déchirantes se produisent sur le lieu de la catastrophe, des femmes en pleurs ne cessent de réclamer leurs pères, leurs maris ou leurs fils.

La raillerie est l'épreuve de l'amour-propre.

* * *

ICI ON NE MEURT PAS

La commune de Blécourt, située près de Cambrai, est un village édénique. Le taux de la mortalité y est de 0 p. c. par an.

En effet, du 30 septembre 1912 au 30 septembre de cette année, l'état civil n'a eu à enregistrer aucun décès. Les 365 habitants de cette terre promise souhaitent que cette situation se prolonge indéfiniment.

Département des patrons



CHEMISES NEGLIGEES

Avec un bon patron rien n'est plus facile à faire qu'une chemise négligée. Le modèle dont nous publions ci-haut la vignette se fait avec collet détachable et aves manchette détachables ou non detachables.

Pour chemises, on emploie ordinairement du madras, du guingan, du percale mais pour obtenir un bon vêtement il vaut mieux s'en tenir au guingan et au percale.

Le patron No. 580 est pour mesure de buste de 32 à 50 pouces. La grandeur moyenne demande 3 verges d'un matériel de 36 pouces de largeur.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous, au bureau de ce journal.



SIMPLE ET JEUNE.

On recherche surtout une apparence de jeunesse et la jeune fille veut surtout suivre la mode. C'est à ce but que tend toujours sa garde-robe. Pour atteindre ce but il n'y a pas de plus joli modèle que celui-ci. Le cou de la blouse est échancré bas et entoure d'un large collet tandis que les manches se terminent au coude par des manchettes. La jupe est en trois morceaux.

Ce costume peut se fabriquer de toile, de coton spongieux et de tissu ratinés. On peut aussi employer des tissus laineux tels que la serge.

Le patron No. 6,186 est pour jeunes filles de 14,16 et 18 ans. La grandeur moyenne demande 4 7/8 d'un matériel de 36 pouces de largeur.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Département des patrons,

LA LIBERTE,

B. P. 3151.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté,

B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur.........

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

DANS LE MONDE

UNE CATASTROPHE EN MER

Le vapeur "Volturno", de la ligne Uranium, venant de Rotterdam à New-York, commandé par le capitaine Inch, a été incendié et abandonné à 450 miles au sud-est de Terre-Neuve.

Il y a eu cent trente-six victimes et cinq cent vingt et une autres persones ont pu être sauvées.

La nouvelle de la catastrophe a été annoncée par le "Carmania," de la compagnie Cunard.

D'après dépêches, le "Volturno" prit feu tandis qu'il était au milieu de l'Atlantique, et les flammes s'étendirent avec une telle rapidité, que, vingt-quatre heures plut tard, il fallut l'abandonner, parce qu'il menaçait de couler en entraînant ses passagers et son équipage.

Le "Carmania" était à 78 milles du navire en feu quand il reçut, par la télégraphie sans fil, le signal de détresse S. O. S. demandant des secours immédiats.

Le capiaine Barr, commandant du "Carmania", donna aussitôt l'ordre de se diriger à toute vapeur vers le navire en détresse; à vingt noeuds à l'heure, le "Carmania" se porta, au milieu d'une affreuse tempête, au secours du "Volturno".

A midi, ce dernier était en vue; son avant était profondément enfoncé dans l'eau et la partie qui émergeait encore brûlait rapidement. En même temps, le navire roulait fortement, à cause du mauvais temps.

Le capitaine Barr apprit que six embarcations de sauvetage avaient été mises à la mer, mais que deux seulement avaient pu prendre le large. Les autres s'étaient brisées contre les flancs du navire; les personnes qui y avaient pris place s'étaient toutes noyées.

Un canot du "Carmania" fut mis à la mer, sous les ordres du lieutenant Gardiner; tous les efforts de l'officier, pour atteindre le "Volturno", furent inutiles; insister eût été vouer ses hommes à la mort. Au bout de deux heures, le canot revint près du "Carmania".

Le commandant manoeuvra alors de faon à se rapprocher du "Volturno". Il y parvint, et les proues des deux navires se trouvèrent à une centaines de pieds l'une de l'autre.

L'intention du capitaine était de lancer un câble qui aurait servi au transbordement des passagers et de l'équipage, mais il fut impossible d'exécuter ce projet.

C'était un spectacle émouvant, pour les passagers et l'équipage du "Carmania", que celui de ces malheureux, entassés dans les embarcations du "Volturno", prêts à prendre la mer au premier moment d'accalmie, d'une centaine d'autres qui se pressaient à l'arrière sans qu'il fût possible de leur porter secours. Pendant ce temps, l'incendie gagnait du terrain.

Le télégraphiste du "Carmania" était toujours à son poste et avait pu transmettre les signaux de détresse à d'autres navires. Au bout de quelque temps, la "Touraine", de la Compagnie générale transatlantique, le "Kroonland", le "Devonian", le "Minneapolis", le "Grosser-Kurfuerst", le "Seydlitz" et "l'Asian" furent en vue.

A la tombée de la nuit, la mer se calma quelque peu, et les canots des navires présents tentèrent de se rapprocher du "Volturno"; ce fut encore impossible. Toute la nuit, les commandants des navires durent se contenter d'explorer les environs, dans le but de découvrir les malheureux qui pouvaient encore se trouver à la surface. Un passager, qui s'était jeté à l'eau après s'être muni d'une ceinture de sauvetage, fut recueilli, à demi-mort de fatigue et de froid.

Entre temps, le sinistre continuait ses ravages: le feu gagna la chambre des machines et le télégraphiste dut employer les batteries de réserve pour communiquer avec les navires voisins.

Enfin, au lever du soleil, la tempête s'apaisa; les embarcations de sauvetage furent de nouveau mises à la mer et, cette fois, elles purent s'approcher du navire incendié. Le sauvetage fut rapide.

Les navires qui avaient répondu aux appels du "Volturno" se partagèrent les survivants. Le commandant de la "Touraine" prit à son bord quarante personnes. Le "Carmania" embarqua onze naufragés, le "Minneapolis" trente, le "Grosser-Kurfuerst" cent cinq; les autres navires en prirent l'un dix-neuf, l'autre vingt-neuf, un troisième, le "Czar", cent deux.

LA CATASTROPHE DU "VOLTURNO"

Les navires qui participèrent au sauvetage d'une partie des passagers et de l'équipage du "Volturno" se dirigent en ce moment vers différents points de l'Europe et de l'Amérique.

Le nombre des victimes de la catastrophe de jeudi n'est pas exactement connu. En effet si ce nombre a été fixé d'abord à 136, il ressort d'un télégramme reçu du capitaine Inch par l'Uranium Line, que le nombre des survivants est de 485 passagers et 25 hommes d'équipage. Le nombre total des passagers inscrits étant de 560 et l'équipage comprenant 93 personnes, il semble que le nombre des victimes serait de 143.

Les bureaux de la compagnie ont reçu la visite d'une foule de gens venant demander des nouvelles de parents ou amis dont ils redoutent d'apprendre la mort. Une visiteuse était plus particulièrement intéressante. C'était Mme Sadie Topper, habitant No. 233 Madison street. Sa mère et ses trois enfants étaient à bord du "Volturno" et elle n'a pas pu savoir ce qu'ils sont devenus.

Un jeune homme de 23 ans, M. Abraham Saintsky demandait avec la plus vive anxiété des nouvelles de sa fiancée, Mlle Ida Baltaska, qu'il devait épouser peu après son arrivée.

Parmi les survivants eux-mêmes il en est qui ignorent le sort de ceux qui les accompagnaient car des membres d'une même famille ont été séparés et embarqués sur des navires différents, le plus pressé étant de sauver tout le monde.

Le "Carmania" arrivera probablement à Queenstown aujourd'hui lundi; il n'a qu'un survivant à son bord. Le "Kroonland" arrivera à New-York mercredi avec 90 survivants; deux jours plus tard, le "Grosser-Kurfuerst" en débarquera 105. Les autres navires qui ont recueilli des rescapés n'arriveront au port que du 16 au 22 octobre.

Les officiers et les survivants de l'équipage ont été recueillis par le "Kroonland", les deux télégraphistes par le "Naragansett", le trésorier et le médecin du bord par le "Grosser-Kurfuerst". Les autres navires ont recueilli des passagers. Ceux-ci étaient en grande majorité des Russes, les Polonais et des Dalmates. Il y avait aussi parmi eux quelques Allemands.

M. Arthur Spurgeon, passager du "Carmania", a envoyé un télégramme dans lequel il répète en partie le récit que lui fit un passager du "Volturno", M. Trintepohl, un Allemand.

"Tout alla bien, dit-il, jusqu'à jeudi à six heures du matin; à ce moment l'alarme fut donnée. On nous éveilla et on nous fit monter sur le pont. La distribution des ceintures de sauvetage fut faite aussitôt.

"A dix heures, l'ordre fut donné de mettre les embarcations à la mer. J'ai le regret de dire que quelques membres de l'équipage se conduisirent mal. Le premier lieutenant prit le commandement du premier canot, mais malgré ses ordres des membres de l'équipage s'y précipitèrent au lieu d'y laisser place pour les femmes et les enfants. Ce canot fut brisé contre les flancs du navire. Il en fut de même du deuxième.

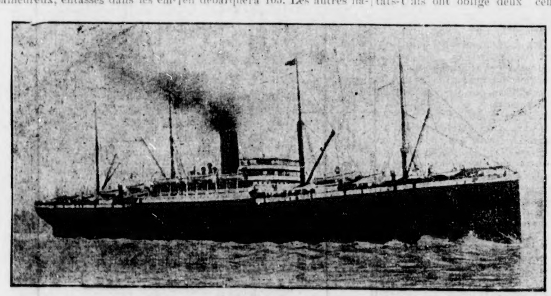
"Voyant que la mise à l'eau ne pouvait se faire normalement, le capitaine coupa les amarres qui retenaient les autres canots afin d'être certain qu'ils ne seraient pas mis à l'eau.

"A un moment, les chauffeurs s'étaient précipités sur le pont et le capitaine dut les menacer de son revolver pour les faire redescendre. Ils furent d'ailleurs obligés, peu après, d'abandonner les machines."

* * *

Le Havre, 12.—La Compagnie générale transatlantique a reçu du commandant de la "Touraine" une dépêche annonçant que le navire arriverait au Havre mardi matin avec 42 passagers du "Volturno". On avait dit d'abord que la "Touraine" n'avait recueilli que 40 survivants.

Conformément au désir de la Canadian Northern Steamship Company, ces survivants seront dirigés aussitôt sur Rotterdam.



LE STEAMER "VOLTURNO".

LA SITUATION AU MEXIQUE

Mexico, 16.—Deux des candidats à la future présidence, Frederico Gamboa, représentant le parti catholique et Manuel Galero, le candidat des libéraux, ont eu aujourd'hui une entrevue. Ils ont discuté les événements politiques les plus récents qui ont rapport à la situation et ont décidé de continuer leurs campagnes et d'aviser leurs partisans d'avoir à soutenir après les élections celui d'entre eux qui serait élu.

* * *

Berlin, 16.—La situation est si grave au Mexique que le département des affaires étrangères a puis ce soir la décision d'envoyer un navire de guerre allemand dans les eaux mexicaines, sa présence ayant été jugée absolument urgente.

Le croiseur "Hertha", qui sert actuellement de vaisseau-école, sera probablement choisi comme étant le navire de guerre qui convient le mieux pour protéger la côte est du Mexique. Il fait en ce moment une croisière près de la Nouvelle-Angleterre.

* * *

Washington, 16.—On a averti le service de la santé que la fièvre jaune s'était déclarée au Mexique dans les districts de Carmen et de Campèche et que les Américains qui s'y étaient réfugiés, les quittaient pour revenir au Mexique.

* * *

Eagle Pass (Texas), 16.—Les officiers de l'immigration des Etats-Unis ont obligé deux cents réfugiés américains qui traversaient Eagle Pass de retourner à Mexico, car le gouvernement craint qu'ils ne deviennent une charge politique, et les considère, par conséquent, comme indésirables.

Le général Maas, commandant les troupes du gouvernement, a promis que les réfugiés américains ne seraient nullement maltraités.

"L'AVANT-GUERRE"

Périls vrais ou exagérés?

On a publié ces temps derniers un volume dont beaucoup de journaux ont refusé de parler et que je viens de lire avec une sorte d'émotion, car si le dixième des faits articulés sont vrais, nous nous trouvons, au point de vue des événements de demain, en face de dangers les plus incroyables. Il s'agit de "l'Avant-Guerre", de M. Léon Daudet.

Oh! je sais tout ce qu'on peut dire. M. Léon Daudet est un écrivain passionné, violent, souvent injuste, parfois d'une partialité qui frise le paradoxe. Il a des idées préconçues et hostiles contre la liberté, la république indépendante et le désir de solidarité des individus et des peuples. Les polémiques de M. Léon Daudet n'épargnent rien ni personne et il s'est fait en France le défenseur à coups de triques des idées royalistes et des espérances du duc d'Orleans. Ceci dit pour qu'il n'y ait ni confusion ni méprise.

'L'avant-Guerre' est donc un livre violent, écrit par un polémiste royaliste qui ne connait ni les ménagements, ni la mesure grammaticale. Ce n'est pas une raison pour le dédaigner s'il apporte des faits précis et s'il dénonce un danger réel.

La personnalité de M. Léon Daudet nous intéresse peu dans l'espèce: ce qui domine, c'est son livre vraiment troublant en dépit de la façon dont il a cru devoir l'écrire. Que nous importent au demeurant ses agitations de style ses invectives, ses appels à l'intolérance et ses cris de colère continus. Ce qui demeure, ce sont les périls qu'il signale non par des mots mais par de faits précis.

"Au moment d'une déclaration de guerre, écrit M. Léon Daudet, à l'heure grave ou il nous faudra tout abandonner et courir à la frontière pour faire face aux armées du roi de Prusse, ses fidèles sujets, nos hôtes de la veille, installés en nombre imposant dans nos villes, dans nos campagnes, dans nos ateliers, dans nos usines, dans nos administrations, pourront en toute tranquillité, à l'abri de nos lignes de combat, sáboter ici même nos travaux de défense et paralyser ou retarder nos efforts".

A l'appui de ce postulat très précis, on nous apporte tout un ensemble d'actes formels étayés sur une documentation impressionnante qui préoccupe douloureusement.

On nous montre Paris pouvant être privé de farine en cas de guerre sur un simple signe de l'état major allemand, nos forts de l'Est dépendant pour le charbon de l'industrie allemande, l'aéronautique tributaire de l'Allemagne pour les principales fournitures. Ailleurs, c'est la télégraphie sans fil, les cotons poudre, la Normandie et les hauts fourneaux entre les mains allemandes. Dans l'Est, on a repéré les points d'occupation par l'ennemi en temps de paix.

Dépouillez cette étude de toute la phraséologie inutile, de ce cliquetis de mots agaçants pour un sujet aussi grave, ne retenez que la matérialité même de l'articulation, que l'ossature de ce réquisitoire formidable et vous ne manquerez pas d'être fortement impressionné, comme l'ont été tous ceux qui ont voulu connaître cette "Avant-Guerre" qu'on a un moment essayé d'étouffer sous le silence et le parti pris d'indifférence.

Je vous dis qu'il faut le lire, le dépécer et interroger autour de soi pour comprendre l'importance qui se dégage de cette étude. Quel dommage que l'auteur n'ait pas su ou n'ait pas voulu se placer au-dessus de ses partis pris, de ses préoccupations de sectaire; combien cette oeuvre y gagnerait en autorité; si on pouvait avoir confiance, comme il faudrait sans retard prendre les mesures les plus énergiques.

Mais enfin quelle est la part de la vérité et la part de l'exagération?

Ce serait à rechercher: il y aurait même urgence, ne serait-ce que pour rassurer ceux qui veulent désespérer de l'avenir quand même.

Il semble cependant que la vérité vraie finira par percer.

Avant les vacances, M. Léon Daudet fut fut l'objet d'un procès devant la première chambre correctionnelle, procès que lui intenta une grande société industrielle étrangère et visant précisément les faits dénoncés dans "l'Avant-Guerre". Les premiers débats et le premier jugement ont tourné à l'entier avantage de M. Léon Daudet. Tandis que la société industrielle étrangère demandait une condamnation de plano en un million de dommages-intérêts, repoussant dans des conclusions signifiées toute enquête comme inopérante et superflue, le tribunal, par un jugement dont j'ai le texte sous les yeux, réserve la question de fond et autorise le journal de M. Léon Daudet à faire la preuve de ses allégations, ce qu'il demandait à cor et à cri.

X.

LE PERIL JAUNE

L'invasion japonaise

Une correspondance de Tokio dit que la question de trouver du travail et de la nourriture pour la population sans cesse grandissante du Japon est devenue capitale dans ce pays. Déjà de nombreuses colonies japonaises se sont crées un peu partout sur les bords du Pacifique. La population des îles Hawaï est presque entièrement japonaise, le Chili a des contrats pour l'importation de main-d'oeuvre, et l'on sait que la présence de deux colonies nipponnes dans la presqu'île de la Basse-Californie a presque amené un conflit entre les Etats-Unis et le Japon. Ces deux colonies, sous figure d'établir des pêcheries, occupaient en fait les deux meilleures baies de la côte, la baie de Magdalena et la baie de Todos-Santos, celle-ci à quelques heures de San-Diego, le grand port américain. De plus, les Japonais ont déjà une colonie sur la côte atlantique d'Amérique, comme le signalait le "Brésil", il y a un mois:

"Un nouveau développement va être donné à l'immigration japonaise par l'initiative d'une société nipponne, la Brasil Takushoku Kaisha, qui vient d'obtenir l'autorisation d'opérer au Brésil. Son siège est à Tokio et elle a une agence à Iguape, dans l'Etat de São-Paulo, où elle va instituer une ville maritime japonaise. Elle s'engage à installer dans cette ville 10,000 familles japonaises dans 5 ans. Ces immigrants, après s'être acclimatés là, seront répartis entre les centres coloniaux de l'intérieur. Une autre société s'engage à introduire 20,000 familles. Il y aurait donc, d'ici à quelques années, 200,000 à 300,000 Japonais dans le sud du Brésil".

Encouragés par ces débuts, des Japonais riches ont voulu faire mieux. Ils viennent de fonder une "Société d'exploration", qui a pour but de rechercher quels sont les endroits les meilleurs pour y exporter la main-d'oeuvre.

C'est un officier de la marine japonaise, le capitaine Takeda, parent de l'amiral Ito, qui a été mis à la tête de la société. Bien que le gouvernement répudie hautement tout lien avec cette affaire il n'en annonce pas moins qu'elle aura son appui entier partout où elle en aura besoin. Un navire de 3,500 tonnes, le "Kuju-Maru, va partir pour une croisière d'au moins deux ans. Non seulement la mission étudiera les côtes, mais elle fera des expéditions dans l'intérieur. Les gouvernements intéressés ne pouvaient manquer de s'inquiéter à l'idée de ces visites si complétes. Mais toutes difficultés seraient, paraît-il, aplanies.

Le périple mérite d'être indiqué en détail. Il comprend: Sakhaline, les côtes de la mer d'okhotsk, de labaie de Kamtchatka et de la mer de Behring; toutes les côtes de l'Alaska et du Canada jusqu'à Vancouver; de là, pointe sur Hawaï et retour à la baie de Todos-Santos (sans doute pour éviter les Etats-Unis): la Basse-Californie, la baie de Californie et l'Amérique centrale jusqu'à Panama; le Pérou et la Bolivie. Puis, laissant de côte le Chili, l'expédition visitera, avec un soin qu'elle n'ssaye pas de dissimuler, les îles Wallis, Viti, de la Société, Marquises, Tahiti, Pomotu, Toubouaï, Nouvelle-Calédonie, etc.; enfin toutes les possessions françaises de la Polynésie. Ensuite, passant par le détroit de orientale, la Nouvelle-Guinée, au Brésil et en Argentine. Enfin elle retournera au Japon par la Nouvelle-Zélande, l'Australie Magellan, l'expédition de rendra Java, Bornéo et les Philippines.

On pourrait s'étonner que les Japonais ne commencent pas par coloniser la Corée et la Mandchourie qui sont à leur porte. Mais, de leur aveu même, les spéculateurs japonais ont si bien accaparé la première qu'il est impossible aux colons de se procurer des terres à les prix rémunérateurs, et le gouvernement, qui doit déjà résoudre une question japonaise, ne tient pas à se mettre sur les bras une question coréenne. En Mandchourie les bons terrains sont trois fois plus chers qu'en Corée.

Au fond, si l'on et juge par le programme du commandant Takeda, cette expédition servira à bien des choses. Si elle réussit à trouver des emplacements favorables, nos arrière-neveux verront peut-être le Pacifique devenu japonais. Le péril jaune est plus menaçant pour l'Amérique que pour l'Europe. Les Etats-Unis le sentent bien.

On peut rapprocher de ces renseignements ceux que donne une correspondance de Montréal:

"La compagnie de navigation à vapeur nipponne Osaka Chosen Kaicha, de Yokohama, a commandé trois nouveaux vapeurs qui doivent pouvoir soutenir au moins la comparaison, quant au tonnage (10,000 tonnes) et à la vitesse, avec les nouveaux paquebots canadiens "l'Impératrice-de-Russie" et "l'Impératrice-d'Asie". Les nouveaux navires seront établis sur les chantiers de Kobé et de Nagasaki. En attendant qu'ils soient achevées, la Osaka Chosen Kaicha emploie deux navires de la marine marchande japonaise transformés à l'effet de trafiquer entre les ports nippons et Vancouver".

Le Marché Agricole

GRAIN

Blé—	Ferm.
No. 1 Northern	.78¾
No. 2 Northern	.76¾
No. 3 Northern	.74¾
No. 4	.70½
No. 1 rejected seeds	.74
No. 2 rejected seeds	.72
No. 1 Hiver rouge	.80½
No. 2 Hiver rouge	.78½
No. 3 Hiver rouge	.76
Avoines—	
No. 2 C. W.	.32⅝
No. 3 C. W.	.31¾
Exrta No. 1 Feed	.32
No. 1 Feed	.31
No. 2 Feed	.30½
Orge—	
No. 3	.42
No. 4	.39
Feed	.37
Rejected	.37
Lin—	
No. 1 N. W. C.	$1.15
No. 2 N. W. C.	1.13
No. 3 N. W. C.	1.02

BESTIAUX.

Prix: livrés, nourris et abreuvés.

Taureaux de choix.	
Prix	$5.75 à $6.00
Bonnes vaches et génisse.	
Prix	$5.50 à $5.75
Vaches moyennes et genisses.	
Prix	$4.00 à $4.50
Vaches ordinaires.	
Prix	$2.50 à $2.75
Boeufs de première qualité.	
Prix	$4.00 ê $4.25
Boeufs, qualité ordinaire.	
Prix	$3.50 à $3.75
Vaches laitières, première qualité.	
Prix	$50.00 à $65.00

VEAUX.

Veaux de choix.	
Prix	$7.50 à $8.00
Bons veaux, pesants.	
Prix	$5.00 à $6.00

BREBIS.

Brebis de choix.	
Prix	$5.00 à $5.25
Brebis de printemps.	
Prix	$6.50 à $7.00

PORCS.

De choix	$9.00
Roughs and heauvies.	
Prix	$7.00
Stags	$5.00

BEURRE DE CREMERIE.

En brique	.29
Séparés	.25
No. 1	.22
No. 2	.17
De cuisine	.15

FROMAGE.

Ontario (nouveau)	.15¾
Manitoba (twins)	.16

OEUFS.

Frais	.25-28
Entrepot	.23

FARINES.

Lake of the Woods Milling Co.	Cotton	Jute
Five Roses, au baril	5.60	5.50
Lakewood	5.30	5.20
Harvest Queen	5.00	4.90
Medora	3.90	3.80
XXXX	3.00	2.90

Western Can. Flour Mills Ltd.	
Purity, au baril	5.60
Three Stars	5.00
Maitland	4.50
Huron	4.20
Medallion	5.30
Battle	4.80
Ogilvie Flour Mills Co.—	
Royal Household, par sac de 98 livres	$2.80
Mount Royal	2.70
Glenora	2.55
Fall wheat	2.55
Graham	2.55
Centennial	2.45
Manitoba	2.25
Fancy XXXX	1.60
Imperial	1.45

Leitch Bros. Flour Mills Ltd. Au char 98s	Cotton	Jute
Sovereign	2.80	2.75
Manitoba Patent	2.55	2.50
White Cross	2.45	2.40
Hub Strong Bakers	2.20	2.15
Bull's Eye Fancy Patent	2.70	2.65
Rolled Oats—		
80-lb. sack	1.75	
Morninig Glory	1.85	
Bran. en sacs, la tonne	15.00	16.00

FOIN.

Manitoba, nouveau	$16.00
No. 1	15.00
No. 2	12.00
No. 1 Naturel, la tonne	11.00
No. 2 Naturel	10.00
No. 3 Naturel	9.00
Mil, No. 1	24.00
Mil, No. 2	23.00

FOURRAGE FRAIS POUR LES PORCS

Le vieux système d'engraissement des Porcs, qui consistait à les élever avec une quantité très faible d'aliments, pour les engraisser ensuite en peu de temps avec de la farine d'orge et d'autres aliments chers administrés en grandes quantités, est excellent pour produire des Porcs très gras; mais ceux-ci ne pourront jamais atteindre, sur le marché, les prix qu'y atteignent les animaux qui, dès leur bas âge, reçurent une alimentation peu coûteuse, mais suffisante, et qui purent ainsi développer leur corps. Les animaux élevés suivant ce système fournissent une viande appréciée, au lieu de cet excès de graisse que l'on trouve chez les Porcs nourris d'après le vieux système; de plus, ils sont mûrs beaucoup plus tôt pour le marché.

Une forme très recommandable d'alimentation des Porcs est le pâturage d'été. L'A. (revue anglaise), donne des renseignements sur une propriété du centre de l'Angleterre, où l'on tient au pâturage temporaire ou permanent de 700 à 800 Porcs. Les animaux sont achetés à l'âge de 10 semaines environ et ils reçoivent au début, en outre de ce qu'ils mangent au pâturage, une ration quotidienne de son en buvée claire (sharps in the form of thin slop); on leur donne aussi des betteraves fourragères et des choux; plus tard, quand les animaux ont besoin d'une plus grande quantité de nourriture, on leur donne des pois et des fèves, au lieu de son. A partir de la fin d'août, les plus gros animaux sont ramenés dans les enclos, où on les nourrit avec des farines de différentes espèces et une ration supplémentaire de fourrage vert. Au bout de deux ou trois mois, ils ont atteint le degré d'engraissement voulu pour être vendus. Les résultats que donne ce système sont très satisfaisants.

L'A. ajoute que l'engraissement des Porcs, fait exclusivement avec des farines, coûte plus cher qu'avec un mélange de farine et de pommes de terre. A l'appui de cette affirmation, l'A. invoque le témoignage de la *Wisconsin Experimental Station*, dont les expériences ont montré qu'avec un régime exclusif de farine de maïs, il fallait 968 lbs. de cet aliment pour obtenir une augmentation de poids vif de 220 lbs. On obtenait par ailleurs la même augmentation de poids avec 576 lbs. de farine de maïs et 1,729 lbs. de pommes de terre cuites. (Farine de maïs: pommes de terre=1 : 3).

ENGRAISSEMENT DES PORCS

Pour obtenir de bons résultats dans l'engraissement des Porcs, il faut éviter toutes les circonstances qui peuvent troubler le bien-être des animaux: étables obscures et mauvaises; repas distribués irrégulièrement, mélanges d'aliments mal combinés et d'une saveur désagréable. La race aussi a son importance: des porcs de race choisie assimilent le fourrage plus utilement que ne le font les porcs communs locaux.

Les porcs digèrent mieux le fourrage vert fraîchement récolté que le vieux, dont les fibres sont déjà lignifiées.

D'après les expériences du professeur Lehmann-Göttingen, pour les matières que contient le trèfle rouge, les porcs digèrent les quantités que voici:

Matière organique: par le porc: trèfle rouge jeune, sans fleurs, 54 p. c.; trèfle rouge avec les fleurs, 40 p. c. Par le mouton: trèfle rouge avec les premières fleurs, 66 p.c.

Protéine: Par le porc: trèfle rouge jeune, sans fleurs, 49 p.c; trèfle rouge avec les premières fleurs, 33. Par le mouton: trèfle rouge avec les premières fleurs, 71.

Matières extractives non azotées: Par le porc: trèfle rouge, sans fleurs, 71; trèfle rouge avec les premières fleurs, 57. Par le mouton: trèfle rouge avec les premières fleurs, 74.

Cellulose: Par le porc: trèfle rouge jeune, sans fleurs, 24: trèfle rouge avec les premières fleurs, 16. Par le mouton: trèfle rouge avec les premières fleurs, 47.

L'ELEVAGE DE LA VOLAILLE EN SASKATCHEWAN

L'élevage de la Volaille étant généralement négligé dans la Saskatchewan, le Gouvernement a adopté, en 1908, des mesures pratiques et commerciales pour encourager l'industrie de la Volaille. On pensa que la Station d'engraissement était la meilleure méthode à employer pour l'application de ces mesures: les travaux seraient visibles et pourraient servir de démonstration pratique à tous les fermiers, qui apprendraient l'élevage de leur propre Volaille, la façon de la vendre, et les marchés convenables.

Le principal objet de ces Stations fut d'instruire au moyen de démonstrations concrètes; en outre, elles furent rénumératrices pour ceux qui y firent engraisser leurs volatiles, et ce dernier point ajouta beaucoup à leur popularité.

Pendant les quatre dernières années, le Service de Laiterie, du Département d'Agriculture de la Saskatchewan s'est occupé de Stations pour l'engraissement de la Volaille dans plusieurs des établissements laitiers installés par le Gouvernement, et l'Auteur, Inspecteur laitier, a démontré, sans qu'on puisse le mettre en doute, l'existence d'une demande presque illimitée de poulets gras, bien en chair, préparés et emballés de façon à flatter l'oeil du client. Il a montré aussi que la Volaille de ferme de la Saskatchewan pouvait être élevée avec profit pour faire face à cette demande.

Le prix de l'engraissement comprend la somme nécessaire pour nourrir et plumer les oiseaux, et aussi pour les emballer dans le cas où on les embarque. Il était difficile de se procurer la nourriture convenable, qui coûtait jusqu'à $5.00 par quintal.

Pendant les quatre années, la moyenne de poids préparé était de 3 1-4 lbs. par oiseau, et le prix de vente moyen était de 60 cents par poulet. Un grand pourcentage des oiseaux appartenaient à un type peu convenable pour l'engraissement, et ne donnèrent pas, en somme, de gains satisfaisants. Cependant, dans tous les exemples, la qualité de la chair fut de beaucoup supérieure à celle des oiseaux ordinaires mis en vente, si bien qu'elle fut préférée par l'acheteur et profitable au vendeur.

Les races de volaille les plus convenables pour le commerce de table sont celles qu'on appelle communément les races utiles américaine et anglaise.

On les classe comme suit:

Classe américaine

Plymouth Rocks: Zébrée, blanche, chamois; Wyandottes: argentée, dorée, blanche, chamois, noire, perdrix, striée d'argent, colombienne; Javas: noire, métallique; Dominiques: crête rose. Rhode Island Reds: crête unique crête rose; Buckeyes: pea comb.

Classe anglaise

Dorkings: blanche, gris argenté, colorée: Redcaps: crête rose: Orpingtons: chamois, noire, blanche.

L'ENGRAISSEMENT DES POUFLES POUR LE MARCHE

Il faudrait choisir une des races communes comme Rock zébrée, Wyandotte blanche, Orpington chamois, ou Rhode Island Reds. L'oiseau qui grossira le plus, en employant le moins de temps et le moins d'argent possibles, aura le dos court, le cou court, la poitrine grasse et bien arrondie, les pattes moyennes; il montrera tous les signes d'une constitution saine et vigoureuse. Pendant la saison d'élevage, on séparera les volatiles les mieux conformés des autres, et on les fera couver. On pourra ainsi continuer cette sélection d'année en année. Il est possible d'obtenir en peu de temps une amélioration étonnante de la conformation des oiseaux.

L'Auteur fait les recommandations suivantes aux éleveurs de volaille.

Les oiseaux de races utiles, qui s'engraissent facilement, et sont demandées par le commerce général doivent peser de 3 à 3 1-2 lbs. quand on les met à l'engrais.

Les variétés pondeuses ne conviennent pas pour l'engraissement. Veiller à ne pas suralimenter les poulets pendant la première semaine.

Nourrir légèrement, et enlever toute la nourriture qui reste une demi-heure après la distribution. Tenir les auges propres. Après la première semaine, donner aux poulets tout ce qu'ils veulent manger, deux fois par jour régulièrement. L'Avoine ou les mélanges de grains doivent être moulus très finement. L'Avoine moulue pour la nourriture des chevaux ne convient pas. Le lait écrémé ou le petit-lait blanchissent la chair ce qui est très désirable. Mettre un peu de sel dans la nourriture. Donner de l'eau dans l'auge deux fois par jour. Donner une forme quelconque de gravier deux fois par semaine. Le sable passé au crible conviendra bien. Donner de la graisse pendant les dix derniers jours. Commencer avec 1 lb. par jour pour 70 à 100 poulets, et augmenter jusqu'à 1 lb. pour 50 à 70 poulets. Préparation de la graisse. Prendre la quantité nécessaire pour trois jours, la faire fondre, et l'épaissir pendant qu'elle est chaude, avec de l'avoine moulue. Mélanger 1-6 de cette pâte avec la nourriture du matin et 1-6 avec la nourriture du soir. Si un poulet rejette sa nourriture, le laisser en liberté pendant quelques jours. Ne pas donner de nourriture aux oiseaux pendant 36 heures avant de les tuer. Tuer les poulets par la dislocation du cou et faire attention qu'il n'y ait pas de blessure extérieure. Envoyer les oiseaux sur le marché avec la tête et les pattes. Plumer immédiatement pendant que l'oiseau est chaud. Enlever toutes les plumes ou en laisser quelques-unes aux ailes et aux pattes selon les désirs de l'acheteur. Laisser environ 2 pouces de plumes autour du cou. Dès qu'il est plumé, mettre le poulet dans la forme afin de lui donner une apparence compacte, carrée. Les poulets ne doivent pas être étirés. Quand ils sont froids, les envelopper dans du papier parcheminé propre, et les emballer serrés dans les caisses de transport afin d'éviter les chocs. Veiller à ce que les poulets, le papier, et les caisses soient parfaitement propres.

LES PROFESSIONS ET LA MORTALITE

Professions salubres et métiers dangereux

Le docteur Jacques Bertillon, chef des travaux de la statistique à la préfecture de la Seine, publie une "Etude sur la mortalité générale dans chaque profession", qui contient d'intéressants aperçus.

Elle est divisée en quinze chapitres groupant les professions selon leurs causes de mortalité propres:

Professions exposant à l'alcool; professions exposant au saturnisme; professions exposant aux déchets organiques; professions exposant aux intempéries: professions s'exerçant dans les locaux confinés; professions libérales; industries; boutiquiers, etc. etc.

Ces groupes sont eux-mêmes subdivisés en une centaine de professions distinctes.

Les principales causes de mortalité indiquées sont l'alcoolisme, les maladies du poumon, du coeur, du foie et des nerfs, le diabète, le suicide et les accidents.

Sont les plus salubres les professions qui s'exercent à l'air libre, tout en permettant le mouvement. Car celles qui s'exercent à l'air libre en interdisant le mouvement sont au contraire nuisibles.

Sont les plus dangereuses, les professions exposant à l'alcool et aux intoxications saturnines.

* * *

C'est chez les mécaniciens de chemins de fer, chez les scieurs de bois, chez les malteurs, chez les professeurs, chez les avocats et chez les membres du clergé que la mortalité est le plus faible.

Est assez faible aussi, quoique un peu plus élevée, la mortalité chez les médecins, les pharmaciens, les architectes, les clercs d'hommes de loi, les employés des postes et télégraphes, les voyageurs de commerce, les épiciers, les fruitiers, les chapeliers, les libraires, les quincailliers, les horlogers, les bonnetiers, les tanneurs, les maçons, les cantonniers, les domestiques et les cochers dits "cochers domestiques".

La mortalité dépasse la moyenne générale chez les fonctionnaires, les employés de bureau, les employés de tramways, les employés du gaz, les marchands de poissons et de volailles, les bijoutiers, les drapiers, les selliers, les boulangers, les meuniers, les bouchers, les corroyeurs, les cordiers, les ébénistes, les charretiers, les bateliers, les marins et les marchands de cycles...

Enfin les chiffres de la mortalité la plus élevée sont donnés par les journaliers, les ouvriers des docks, les mineurs, les tailleurs de pierre, les employés de commerce, les cochers, les palefreniers, les grooms, les jockeys, les camelots, les imprimeurs, les forgerons, les couvreurs, les verriers, les messagers, les couteliers, les ramoneurs, les coiffeurs et les musiciens...

Parmi les causes pricipales de mortalité figurent le diabète et le suicide.

Pour le diabète, M. Jacque Bertillon prouve qu'il n'atteint guère que les personnes d'une condition sociale élevée ou les gens à leur service; les fonctionnaires, les professeurs, les médecins, les avocats, les marchands de vin, les hôteliers et restaurateurs, les brasseurs, les employés de bureau, les négociants, les fermiers, les domestiques et les membres du clergé. C'est particulièrement chez les membres du clergé que les cas de diabète sont le plus fréquents.

* * *

Quand au suicide, il se rencontre à peu près dans toutes les professions.

Pourtant il est très rare dans le clergé, chez les fonctionnaires, chez les employés de chemins de fer, chez les employés des postes et télégraphes, chez les constructeurs de navires, chez les malteurs, chez les scieurs de bois, chez les gaziers, chez les libraires et chez les "cochers domestiques".

Il est encore assez rare chez les tanneurs, chez les maçons, chez les fermiers, chez les cantonniers, chez les bateliers, chez les pêcheurs, chez les charrons, chez les mineurs, etc.

Mais il se rencontre à un degré déjà supérieur chez les épiciers, les quincailliers, les drapiers, les tonneliers, les bonnetiers, les forgerons, les verriers, les ébénistes, les marchands de tababc, les clercs de notaires et d'avoué, les professeurs, les architectes, les marins et les gardes-chasse.

Enfin le suicide devient fréquent chez les brasseurs, les couvreurs, les camelots, les couteliers, les chapeliers, les coiffeurs, les employés de commerce, les horlogers, les bijoutiers, les domestiques, les crémiers, les marchands de poisson et de volaille, les jardiniers, les voyageurs de commerce, les avocats, les médecins et les pharmaciens, qui en sont, d'après les travaux du docteur Bertillon, tributaires dans une proportion supérieure à la moyenne.

Mais les cas de beaucoup le plus répandus, précise le "Bulletin municipal", se rencontrent chez les débitants d'alcool, les domestiques de débitants, les ramoneurs, les bouchers, les fruitiers et les musiciens...

LA VIE PRATIQUE

L'entretien des meubles.—Le nettoyage de l'argenterie.—Les cartes à jouer.

Il arrive souvent que sous l'influence de l'humidité atmosphérique les meubles d'acajou, d'ébène, de bois de rose se ternissent d'une légère buée qui leur enlève leur apparence brillante et polie. Pour remédier à cet inconvénient, prenez un morceau de flanelle très douce, imbibez-la d'huile d'olive et frottez les meubles. Une très petite quantité d'huile suffit pour produire un merveilleux effet. Après quelques instants essuyer et frottez vigoureusement avec un linge sec afin d'enlever le surplus d'huile....

Pour mettre à neuf des meubles en palissandre (pianos ou autres), on peut faire, dans une soucoupe, un mélange de jus de citron et d'huile d'olive bien battue, c'est-à-dire bien mélangée, et en imbiber un tampon de flanelle pour l'étendre partout. Puis, avec une autre flanelle très douce, on frottera dans le sens du bois, jusqu'à ce qu'on ait obtenu un joli brillant.

Entretenez vos meubles en marqueterie ou autres avec de l'huile de lin mélée, par parties égales, avec de l'essence de térébenthine.

Autre recette pour les meubles vernis: faire un mélange en parties égales d'huile de graine de lin et d'essence de térébenthine et frotter avec un peu de ce mélange étendu sur un chiffon de laine. Ou bien frotter avec un linge faiblement mouillé, essuyer fortement avec un linge blanc très sec et raviver le vernis avec un tampon légèrement imbibé d'alcool.

L'argenterie doit être relavée à l'eau très chaude et essuyée de suite avec un linge doux. On la fait ensuite briller en se servant d'un torchon de coton qui ne doit être employé qu'à cet usage.

Prenez un linge de toile, trempez-le dans de l'eau douce, puis, ainsi mouillé, frottez-le sur un morceau de savon blanc dit de Marseille et lavez votre carte. Celle-ci en séchant se gondolera. Passez vivement un fer chaud dessus, elle redeviendra droite et vous aurez alors une carte qui sera comme neuve.

EN PROVINCE

FANNYSTELLE

MM. Lachapelle, Eloi Cyrenne, Adrien Desilets, sont partis lundi dernier pour les chantiers de Dryden, Ontario.

* * *

M. et Mme Odilon Arnal font part à leurs amis de la naissance d'une fille née samedi. Parrain et maraine, M. et Mme Marcel Arnal.

* * *

M. et Mme Alvy Minard sont en promenade pour quelques jours à Winnipeg.

* * *

M. Desilets est parti lundi pour Trois Rivières, P. Q.

* * *

L'ouverture du bazar, comme nous l'avons annoncé aura lieu vendredi le 17 courant pour se terminer lundi le 20 au soir.

* * *

Melle Brown est retournée à Winnipeg jeudi soir.

* * *

Melles Kein et McGreevy sont en promenade ici pour quelque temps.

* * *

M. J. Miron de Sainte-Elizabeth, Man., est parmi nous.

* * *

M. Hémont de Dufresne, Man., est de passage ici.

* * *

MM. Alfred Hamel, Pierre Painchaud, L.-A. Morissette et Joseph Painchaud doivent nous quitter la semaine prochaine, pour aller séjourner sur leurs "homesteads" près de Fisher Branch, Man.

* * *

Les battages en 1913 sont terminés dans nos cantons; un bon nombre de travailleurs nous quittent à tous les jours, afin de retourner à leurs foyers respectifs. Tous ont un gousset bien rempli, la récompense de plusieurs jours de travaux.

Les cultivateurs sont à faire les labours d'automne: l'avenir est et sera plus brillant que l'an dernier où les sillons de la charrue étaient rares. Il faut, mes bons compatriotes, remercier le Très Haut, des grâces.

* * *

La Révérende Soeur Directrice et Soeur aint-Charles, nous ont quité, mercredi soir pour assister au Congrès Pédagogique des Ecoles Bilingues, qui aura lieu à Saint-Boniface cette semaine.

Yvonnie.

THIBEAUVILLE

Une bien cruelle épreuve vient de frapper une des familles les plus respectables et des plus estimées de notre paroisse. La paroisse entière apprit avec une vive douleur la mort de Mme Smith, enlevée à l'effection de son mari et de ses chers enfants dont elle était adorée, dans des circonstances des plus tristes.

La vénérée défunte est morte après 26 jours de maladie, victime de son dévouement et de sa tendresse maternelle envers ses enfants malades. La parole humaine est impuissante à faire une juste description de cette scène douloureuse.

Au moment où Mme Smith, cette femme ornée des plus belles qualités du coeur et de l'esprit, dont tous les amis ne tarissent pas d'éloges, était portée en terre, son fils Robert, marié et père de deux fillettes, qui était venu deux semaines auparavant voir sa mère dangereusement malade était à la dernière extrémité. 5 enfants étaient très malades, cloués sur un lit de souffrance, et deux autres, bien que convalescents, étaient encore dans un état de faiblesse assez grande.

Monsieur l'abbé Jubinville, curé de Sainte-Anne, vieil ami intime de la famille, parti de chez lui de grand matin, se rendit chez M. Smith pour lui offrir à lui et à sa famille si cruelllement éprouvés les consolations de son ministère. Il voulut bien demeurer avec les pauvres malades et leur adoucir quelque peu le moment si cruel où une tendre mère allait être arrachée à l'affection de ses enfants pour être portée à l'église et déposée au champ des morts.

Seuls M. Smith, un fils et une fille purent se rendre à l'église avec le corps de la chère défunte. Il était facile à voir que le fils aîné Robert n'allait pas survivre bien longtemps à sa chère mère. M. le curé Jubinville demeura à son chevet continuellement, lui adressa ses dernières exhortations et récita les prières des mourants car la fin approchait rapidement. A midi quarante-cinq minutes, le pauvre fils rendait le dernier soupir, et son âme bien préparée avec une édifiante résignation, allait sans doute rejoindre l'âme de sa bonne mère. Plusieurs fois, parait-il, alors qu'il était en bonne santé, avait-il fait la remarque qu'il ne survivrait pas longtemps à sa mère, si elle venait à quitter la terre. Il l'aimant tant!

Ce fut M. le curé Jubinville qui eut le pénible devoir d'aller rencontrer M. Smith et ses enfants qui revenaient de porter en terre la chère défunte, et leur annoncer cette triste nouvelle qu'un autre cadavre gisait à la maison d'où venait à peine de sortir le corps inanimé de cette chère maman! Quel pénible message à communiquer à ces pauvres affligés accablés sous le poids d'une douleur si cuisante!

Mme Smith fut portée en terre par les mesieurs dont les noms suivent: MM. A. Morice, J.-B. Fontaine, P. Nault, Jos. Lecier, I. Phaneuf et M. Belisle. Le service fut chanté par M. le curé Beaudry dont le dévouement et le zèle sont au-dessus de toute louange.

L'église était remplie des paroissiens de Thibautville et de plusieurs venus de Sainte-Anne. Des amis vinrent de loin témoigner à M. Smith et à ses chers enfants de leur profonde sympathie, entre autres: MM. Albert Préfontaine, M.P.P., de Saint-Pierre Jolys, F. L'Heureux, Ernest L'Heureux, A. Laugier, Jos. Burke, agent d'immigration à Winnipeg.

M. Smith désire remercier spécialement Mmes J.-L. Richard, P. Michaud, Jos. Leclerc, et plusieurs autres de Thibautville qui lui ont rendu tant de services dans son malheur. M. le docteur Demers s'est montré très dévoue aussi envers les pauvres malades et n'a pas compté les sacrifices et les veillées pour soulager les pauvres malades dans leur terrible épreuve.

Un ami.

SAINTE-ANNE DES CHENES

Dimanche dernier (le 12), avait lieu la bénédiction de notre collège ainsi que de la résidence de nos chers Frères Maristes. La cérémonie ne manqua pas de solennité. Il y eut d'abord sermon de circonstance par M. l'abbé Rousseau, curé de Mariapolis, bénédiction du Très Saint Sacrement et la foule précédée de la Croix se mit en marche vers l'école au chant du Veni Creator. Immédiatement à la suite de la croix venaient les élèves du couvent, puis les garçons du collège, les dames, les hommes et les clercs. L'officiant, M. le curé Jubinville, était assisté du Rév. P. Ruel, o.m.i., et de M. l'abbé Rousseau. Les prières liturgiques, si belles pour qui a le bonheur de les comprendre, furent lues et chantées entièrement et la foule pieuse ajoutait sa ferveur à celle du célébrant.

La cérémonie terminée, on invita les gens à visiter l'école. Ensuite on se dispersa se transmettant l'un à l'autre les mêmes réflexions. Et les plus âgés semblaient se dire: combien plus favorisés que nous sont nos enfants. Quels changements opérés depuis les humbles débuts de la petite école paroissiale. Merci à notre regretté Messire Giroux, merci à nos bonnes Soeurs Grises, merci à notre zélé curé actuel, merci à nos chers Petits Frères de Marie. Et cette bénédiction fut considérée comme une faveur céleste pour la paroisse entière et avec raison!

Le soir, à 7 heures et demie les élèves du couvent donnèrent une jolie séance récréative à l'occasion de la Saint-Wilfrid fête patronale de Monsieur le Curé. Musique, chants, déclamations, saynètes, le tout fut très bien réussi. Se fut une véritable soirée récréative et les distingués visiteurs ne cacherent pas le plaisir qu'ils avaient goûté en même temps qu'ils considéraient comme une révélation que de si gentilles petites "bonnefemmes" se soient acquittées de leur rôle avec tant de perfection.

* * *

Mercredi soir commençait la retraite annuelle des élèves. Elles ont la bonne fortune d'avoir pour prédicateur le bon Père Lacasse, o.m.i., récemment arrivé du Yukon. Après les mineurs, les mineuses! quel contraste! mais grâce à sa longue expérience de missionnaire et à sa grande âme apostolique il sait donner à tous les instructions et les encouragements dont ils ont besoin. Et ici, sa tâche sera facile.

Le bon Père commencera dimanche, la prédication d'un triduum à l'occasion du Jubilé. Il ira ensuite à Thibautville d'où il repartira pour Duluth, Minn. Et vous prendrez vos vacances mon Père? "Les vacances du missionnaire c'est au ciel qu'il les prend!" nous répond-il aimablement.

Vous aurez donc les plus belles et elles seront éternellement joyeuses et le Père Lacasse s'y trouvera bien chez lui, certes!

Alfred de La Durantaye.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

Nous avons vu, avec regret, partir M. l'abbé Le Bazin, depuis quelques années vicaire à Saint-Jean-Baptiste. Il est allé remplacer l'abbé Lee de Transcona, partant pour l'Europe. M. Charles Deshaies, nouvellement arrivé du diocèse de Crookston, N. D., succède à. M. Bazin comme assistant.

M. Arthur St-Amant, de Saint-Alban, Québec, est venu rendre visite à ses frères, MM. le curé de notre paroisse, et Georges et Hermann St-Amant, aussi de Saint-Jean-Baptiste. M. A. St-Amant repart enchanté de son voyage, comme tous ceux d'ailleurs qui viennent voir nos plaines de l'Ouest, et en particulier la fertile vallée de la Rivière Rouge.

M. Birtz, de Drummondville, P. Q., a passé quelques jours en visite chez son frère M. Arthur Birtz, de notre paroisse.

Mme veuve Magloire St-Vincent est partie jeudi pour aller passer l'hiver chez son frère, dans la province de Québec.

Le Dr J.-M.-E. Prévost, depuis trois ans établi au milieu de nous, laisse la paroisse pour aller rester à Ashern, Man. Plusieurs regretteront de voir partir ce bon médecin. La place reste vacante pour un jeune médecin, qui peut se faire ici un bel avenir.

* * *

Il nous fait plaisir de voir, une fois de plus, notre moulin à farine en pleine activité, après avoir été fermé quelque temps. M. Edmond Weiner, notre meunier, a acheté lui-même le moulin. Il y a tout lieu d'espérer que ce moulin continuera a marcher maintenant, sans interruption du commencement à la fin de l'année. La réputation de M. Weiner, comme meunier, n'est plus à faire, et nos cultivateurs sont enchantés de voir leur blé changé en une farine de première classe, rivalisant avantageusement avec les plus beaux produits des grandes compagnies Ogilvie, Keewatin, etc.

M. Albert Valcourt, Jr., agent d'instruments agricoles, a acheté la propriété de feu Pierre Piamondon. Ces vastes hangars serviront admirablement à remiser ses marchandises.

M. Watson, professeur à l'école Nrmale de Winnipeg, envoyé spécialement pour apprécier les travaux d'école à notre exposition du 7 courant, n'a pas caché son admiration à la vue de si beaux résultats. [illegible] visite dans le couvent, en compagnie de M. le curé et de M. H. Héroux, lui a révélé un ordre de choses, un ameublement, un comfort, qu'il était loin de soupçonner dans nos couvents de campagne.

L'AMOUR DES TIMBRES RARES

M. Stemmer, de Saint-Pétersbourg, avait six timbres que l'on croyait uniques au monde, et il en tirait une exclusive vanité.

Ses fanfaronnades agacèrent un prince russe, autre collectionneur, qui proposa publiquement d'acquérir le double de ces timbres à n'importe quel prix.

Un mois plus tard, il les achetait 35,000 francs en Amérique.

Dès qu'il les eut en sa possession, le prince se précipita chez M. Stemmer et lui montra victorieusement les six vignettes.

Quel coup pour M. Stemmer! Il supplia son rival de les lui céder. Le prince résista quelques jours, puis demanda 100,000 francs de sa trouvaille.

Ayant alors versé la somme, M. Stemmer brûla sans hésitation les seconds exemplaires.

Et, triomphant:

—Ainsi, dit-il, les miens n'auront pas de réplique!

Que c'est beau!

Feuilleton de La Liberté

Restez chez vous!

PAR PIERRE L'ERMITE

Puis, s'approchant au milieu de la famille du notaire:

—Je vous attends à diner ce soir tous chez moi... vous entendez!...

—Tous?...

—Tous... même moi? fit Got en s'avançant.

—Surtout vous... et pas d'excuse pour personne!...

L'archiprêtre remit alors à Bigot son surplis, son étole, garda sa barrette, se drapa dans son grand manteau, et descendit lentement vers Noyon. En temps ordinaire, l'abbé Hans prenait une petite ruelle qui le conduisait en cinq minutes à sa porte, mais l'après-midi était si belle, qu'il proposa à Clément de prendre, pour revenir, le chemin des écoliers.

Les boulevards qui enserrent Noyon sont très larges et très silencieux: de multiples rangées d'arbres étendent sur eux le rideau serré de leurs ramures, et, à chaque pas, les éclaircies varient la vue, montrant tantôt la cathédrale et la ville, tantôt les lointaines perspectives des champs.

On était là comme chez soi, et l'on pouvait parler sans crainte. L'abbé Hans en profita et commença le premier à causer.

D'abord, et avant tout, Clément ne devait pas douter un seul instant de l'affection profonde et du persévérant souvenir que lui avait gardé l'archiprêtre de Noyon: il aimait M. Valmont, et Got, et toute sa famille: aussi il avait souffert de la propre souffrance du jeune homme, et surtout du silence de cette souffrance... Oui!... il avait beau le nier, Clément avait souffert pour quitter Noyon, il avait souffert pour aller au collège: l'abbé Vigent lui avait écrit à son sujet, et lui—l'abbé Hans—savait... ce qu'il savait: il avait souffert à Paris et il souffrirait toujours en dehors de sa province, comme un membre en dehors du milieu où il doit se mouvoir.

Il y avait deux Clément: l'un délicat, bon, aimant, généreux; l'autre, qui était orgueilleux et cachottier: c'est le second qu'il s'agissait d'enterrer aujourd'hui, et définitivement encore! Les causes de la conduite étrange du jeune homme depuis six ans, il avait été longtemps à les chercher: mais les vieux curés sont des malins: on sait ça!... et Clément était enfoncé, perforé comme une écumoire...

La première cause, c'était une question d'orgueil et de gros sous... Quant à la seconde, celle qui avait été la plus efficace pour l'éloigner de Noyon pendant ces dernières années, l'abbé Hans allait le lui dire, en pleine figure, s'il le voulait!...

Et comme Clément, dont le visage passait par toutes les nuances du rose tendre au rouge cramoisi, faisait un geste évasif qui ne voulait dire ni *oui*, ni *non*, le vieil archiprêtre, tenant à son idée, poussa vigoureusement la pointe:

—Veux-tu que je te dise?... Dis, veux-tu!

—Non, fit Clément très ému, épargnez-moi; vous êtes déjà allé trop loin, et maintenant que je suis deviné, je sens bien que je ne peux plus remettre le pied à Noyon.

—C'est le second Clément qui vient de dire cela, répartit précipitamment l'abbé Hans, le mauvais Clément; mais il jouit de son reste, car je compte bien lui régler son affaire dès ce soir. Maintenant, que penses-tu de M. et de Mme Valmont.

—Ce que j'en pense?

—Oui, réponds-moi là, carrément.

—Je pense que toute ma vie ne suffira pas à payer la dette que j'ai contractée envers eux.

—Et Got?...

—Got... c'est une sainte...

—Et Blanche?...

—. . . . .

—Et Noyon... qu'est-ce que tu en dis?...

La route, à l'endroit où il se trouvait escalade une petite hauteur; et, par une éclaicie, on voyait, assise au pied de sa cathédrale, baignée dans la lumière resplendissante du jour, toute la coquette et migonne petite ville de Noyon. Clément s'arrêta, fasciné par le spectacle. Elle était belle de la tranquille beauté des choses simples et innocentes. Avec ses toits d'ardoises et de briques rouges, brillants sous le soleil, elle décrivait dans la campagne un grand et lumineux arc de cercle, quelque chose comme un éventail immense, aux couleurs très fraiches, à la poignée duquel, comme une pierre précieuse, étincelait la cathédrale... Longtemps Clément le regarda sans répondre... Devant lui, à une portée de fusil, on distinguait la maison si gaie du notaire, blottie pittoresquement entre celle des Soeurs et les jardins qui s'enroulaient autour d'elle comme une ceinture, une écharpe aux nuances changeantes, variées à l'infini par le printemps et le soleil...

—Noyon... répondit enfin Clément... [illegible] bien! moi, j'en suis fou; m[illegible] uand on doit vivre à Paris [illegible] me qu'il vaut mieux ne jamais l'avoir connu.

—Oui, quand on doit vivre à Paris, répondit l'abbé Hans, mais ce n'est pas ton cas... Je te le répète, et avec toute l'énergie dont un vieux curé est capable: je te défendrai contre toi-même; Paris m'en a tué un, de misère: c'est assez; il ne me tuera pas l'autre, de chagrin...

Et comme Clément le regardait avec des yeux interrogateurs...

—Oui, continua-t-il, je sais ce que je dis. Tu retourneras à Paris, mais pour finir ton internat puisque tu l'as commencé, et passer ton examen: nous te reverrons ici toutes les semaines... jusqu'au jour où nous te posséderons *définitivement*, tu entends! *définitivement*... Ne dis pas *non*, mon pauvre petit Clément... Tu en meurs d'envie, de rester chez nous... Quant à nous, vois-tu, nous t'aimons encore plus que tu nous aimes...

Et le vieux recteur regardait le jeune homme d'une si affectueuse façon, que Clément, n'y tenant plus, se jeta dans ses bras, et sanglota sur son épaule, comme un enfant.

On arrivait alors au petit sentier qui descend à gauche vers la fontaine du Pisleau, l'abbé Hans s'arrêta net:

—Mon cher ami, tu es trop rouge pour entrer en ville comme ça; tu vas prendre là, à gauche, et aller te rafraichir soigneusement les tempes, puis tu viendras me rejoindre au presbytère.

Et, poussant Clément tout étourdi vers le sentier qui descend à la fontaine, l'abbé Hans lui tourna le dos, et, à grandes enjambées, descendit de l'autre côté dans la rue qui conduisait droit à la place Saint-Germain, où logeaient les Valmont.

Il resta une bonne heure chez le notaire.

Quand il sortit, il avait l'air extrêmement joyeux, si joyeux qu'il ne remarqua pas le salut du maire, M. Nelo, son vieil ami, qui souriait de le voir rire tout seul, et qu'il essuya sans sourciller la réception très fraiche que lui fit Delphine à son entrée au presbytère:

—Monsieur l'archiprêtre, il est midi et demi, les oeufs sont durs, le bifsteck n'est plus qu'un morceau de cuir, les haricots sont desséchés et *ça ne pourra pas longtemps continuer comme ça*...

—Tais-toi, Delphine, si tu savais la bonne besogne que j'ai faite tout à l'heure, tu laisserais tout là pour aller faire brûler un cierge de cinq livres devant l'autel de la Vierge!

Mais les orages chez Delphine ressemblaient aux tempêtes dans la nature: ils ne tombent pas comme cela en une seconde; et l'abbé Hans, aux prises avec un bifsteck qui, en effet, ne voulait absolument plus se laisser manger, entendait des bouts de phrases indignés à la cuisine.

—S'il fait de la bonne besogne, ce n'est pas une raison pour m'obliger, moi, à en faire de la mauvaise!... C'est-y des haricots, ça, Seigneur Jésus!

* * *

Ce soir-là, au presbytère de l'abbé Hans, ce fut fête comme aux anciens jours. Depuis longtemps Delphine n'avait reçu des ordres aussi subits et aussi fastueux: littéralement, elle en avait perdu la tête, et, sans Catu qui était venue l'aider, jamais elle n'eût pu se trouver prête à temps.

D'ailleurs, tout était étrange ce soir: il n'y avait pas jusqu'aux places que l'abbé Hans était venu bouleverser. Ainsi, Blanche Valmont serait à la droite de l'archiprêtre, et Clément à sa gauche!... Contrairement à toutes les règles: Mme Valmont devant occuper la droite de l'abbé Hans. Sûrement, le recteur avait reçu un coup de marteau, et il se faisait vieux: d'ailleurs, l'honnête fille s'en lavait complètement les mains, et elle prévoyait une masse d'accrocs pour le diner qui se préparait.

Or, ce fut le contraire qui arriva. L'abbé Hans, rajeuni de dix ans, présida la table avec une sérénité intérieure qui semblait illuminer son excellente figure. La bonne Got avait l'air littéralement aux anges: et ce fut elle qui fit presque tous les frais de la conversation avec M. Valmont: c'était à la fois très heureux et très nécessaire, car Clément ne disait rien, et pourtant, il avait l'air aussi peu triste que possible; quand à Blanche, elle devait être en proie à de bien grandes préoccupations de dessin, car elle s'absorbait étonnamment dans la contemplation des fleurs de son assiette.

Pourtant, vers le milieu du diner, la conversation s'anima et devint générale: on parla surtout

LA LEGION ETRANGERE

Ce qu'elle est par d'Esparbès

LA LEGION ETRANGERE

La presse allemande — une grande partie de la presse allemande, tout au moins—mène grand vacarme depuis un certain temps contre la légion étrangère. La conduite des officiers et des soldats qui la composent donne prétexte aux allégations les plus mensongères. De toutes ces calomnies, qui sont répandues sur un de nos plus vaillants corps de troupes, rien n'est fondé. La légion étrangère fait son devoir et elle est brave. Ce sont là les plus beaux compliments que l'on puisse adresser à des soldats.

Nous donnons avec plaisir à nos lecteurs une magnifique page de page de Georges d'Esparbès, où il évoque ses émouvants souvenirs sur la légion.

Un bataillon qui revient d'Aïn-Sefra campe dans une plaine, à 25 kilomètres de Bel-Abbès. Je vais le voir. Dernier jour sous la tente; les légionnaires fredonnent. Tout vit. C'est l'heure furétaire. Ils sont là depuis vingt minutes, et déjà les tentes sont hautes, les faisceaux alignés, les bêtes aux piquets et les gamelles sur le feu. D'infimes fumées grises volettent de chaque soupe. De ce ronron sortent des mots graves, plus nets, rauques: une dispute d'Allemands quelque blasphème italien; et le même murmure, toujours discret, passe sur ces éclats, les fond. Des hommes causent. Le lieutenant S... m'en désigne un qui retourne des bifsteacks avec sa fourchette:

"Le baron de V..., joueur, perdit à la roulette 3 millions." Plus loin: "M. de L..., ex-sous-officier de cuirassiers." Nous rôdons. Je remarque que les fusils sont liés par les pontets, et les faisceaux l'un à l'autre. En levant les yeux, j'aperçois un buste nu trempé d'eau, une tête fine qui s'ébroue dans des serviettes agitées: c'est le commandant. Une odeur nous attire: "Voici, dit un officier, Kirtchner, un Alsacien que ses camarades appellent le sirdar.

"Hé! sirdar, que fais-tu cuire là?" Deux yeux dans du poil nous regardent: "Côtelettes d'agneau à la sauvage."

"Regardez, chuchote le lieutenant, un groupe de Bavarois et de Prussiens..." Un blond, à côté de nous, lit un roman de d'Annunzio... J'ai l'impression, en marchant, d'une petite Europe tumultueuse, blottie, serrée, raccourcie, chassée par le malheur de ses frontières, et qui serait venue prendre asile sur un coin français. Nous rejoignons le commandant qui nous offre à boire.

—Oui, répond-il à ma question, la plupart de mes étrangers sont du Nord.

—D'autres sont plus guerriers, ajoute un capitaine, mais ces Allemands sont meilleurs soldats.

—Et une note morale excellente.

—Grâce à l'entraînement.

—Alors, ils ne demandent qu'à marcher?

—Ils ne demandent que cela.

—Qu'estce qui les entraîne le mieux?

—Leur passé, peut-être, qui remonte, qui les pousse.

L'officier souriant leva la main:

—Et aussi cela...

Un cri de conquête nous arrivait en sourdine; nous nous levâmes.

—Allons entendre "la clique", dit le commandant.

Les clairons, fifres et tambours, appelés la clique par l'armée française, et par les Allemands le jeu (das spiel) se rapprochent de nous, et emplissaient l'azur de tapage. Ils défilèrent au pas, dans une ivresse de bruit où se cadençaient les coups sourds et lourds des tambours, la vipérine fureur des fifres et le jet strident des clairons, puis s'éloignèrent, voix décroissantes, comme une horde chemine.

—Ils aiment particulièrement ce tumulte, dit un officier. Comprenez-moi bien: c'est l'appel qu'ils ne peuvent pousser dans les rangs. Il semble, tant ils aiment suivre leurs clairons, leurs tambours, leurs fifres, que ce soit justement cette "clique" qui vocifère pour eux. C'est leur façon de demander à partir et à se battre; ils y mettent, comme vous avez vu, toute leur rage et tout leur souffle. Nous devrions cette fureur, nous autres, mais qu'y faire? Un quart de vin, bast! ce n'est pas cela qu'ils veulent. Tenez, ils vont repasser; vous allez entendre, non leurs airs de marche, mais leur voix.

La clique ayant fait demi-tour sur le chemin s'acheminait vers nous. Soudain, les clairons se levèrent, comme des baguettes d'or, et harmonisés au bourdon des caisses, les fifres soufflèrent une chanson. Tout de suite, frissonnant, j'en reconnus l'air, comme la voix d'un ancien ami, et cet air m'envoyait les vieilles paroles. J'avais, tout petit, criaillé cela dans les faubourgs, après 1870. La troupe s'approchait, battante et sonnante. Elle allait passer; elle passait. Et je la vis défiler à quatre pouces de ma poitrine, tandis que la fifrerie avouait ces brèves paroles, comme une dérision:

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,

Et malgré vous... etc,

Et presque tous ces légionnaires étaient Allemands. Nous nous regardâmes. Les officiers souriaient.

—Qui leur a appris cet air? demandai-je.

—Ils l'ont adopté en ignorant ce qu'il signifie; la plupart ne savent pas le français. Ils ne connaissent que les paroles de l'air de marche de la Légion: le Boudin.

Un sergent qui nous écoutait fredonna:

Tiens, voilà du boudin
Voilà du boudin,
Voilà du boudin,
Pour les Alsaciens, les Suisses
et les Lorrains.
Pour les Belges, il n'y en a
plus. Etc...

—Il y a aussi des chants allemands, très typiques: celui des deux Grenadiers, par exemple, car ils adorent sans le connaître le grand Napoléon (Napoloum). Il y en a également d'autres, plus naïfs. Le lieutenant G... vous les donnera.

Une qu'il affectionne entre toutes est celle qu'ils appellent la Chanson des Pionniers. Elle est populaire en Allemagne. Libérés de la vie de caserne, nos hommes la chantent aux Colonies: elle leur rappelle la chambrée, le ragoût, la place d'exercices, des ta bleaux de paix qu'ils revoient avec bonheur... par contraste. Je l'ai entendue au Tonkin et au Dahomey, ils la lancent au feu avec une joie sauvage.

(1)

Le matin au lever du jour, youpaïdi! youpaïda! Et on va d'un pas énergique.—Vers la place d'exercices. Youpaïdi! youpaïda! Tra ra la la! Refrain.

(2)

L'exercice avec le fusil, pou païdi! youpaïda!—Est un jeu pour le légionnaire, youpaïdi! youpaïda!—La flexion des genoux et l'assouplissement des chevilles réjouit la vie du soldat. Youpaïdi! youpaïda! tra ra la la! Refrain.

(3)

Notre lieutenant est bon aussi, youpaïdi! youpaïda!—quand il monte sa Lisette, youpaïdi! youpaïda!—Mais quel spectacle lorsqu'il doit aller à pied! Youpaïdi! youpaïda! Tra ra la la! Refrain. Youpaïdi! Youpaïda! aïda! Raou! Raou! Ah! a! a! a! Youpaïdi! Youpaïda! aïda!

J'arrête ces citations. Il existe vingt autres chants, dont quelques-uns plus guerriers, où le cri jaillit en coup de gong, s'énerve et grince comme un froissement de cymbales. Ils ont le même caractère: le couplet caresse, c'est toujours un sentiment simple, naïf, noté en trois mots. Puis le refrain, s'évade, s'arrache du couplet comme une bande d'oiseaux féroces. A les voir et à les entendre, au loin, sur une route, on a l'impression d'enfants qui fredonnent, joueront, s'impatientent et puis finissent par torturer les chats.

Mais la grande "voix" de la Légion étrangère est son orchestre d'instruments à cordes. Dans la salle du cercle des officiers, à Bel-Abbès, j'ai vécu trois soirs inoubliables, bercé de Beethoven à Flotow, dans un délicieux hamac de cordes à violon. Mes nerfs lassés prolongeront en moi, pour jamais, les souvenirs de cette étonnante musique, clameur de la Légion toute entière, plainte impersonnelle d'une foule silencieuse qui n'a que cette voix pour gémir. Car, seulement là, j'entendis sans le comprendre le Secret qui plane sur ces régiments. Une terreur me prit au premier geste des archets: qu'allais-je entendre? Il me semblait que ce que n'avaient osé dire les bouches, les violons l'allaient révéler, malgré tout... Je ne me rappelle plus l'air que l'orchestre joua d'abord. Il me semble que c'était un voluptueux motif de Massenet "aux cordes seules", avec sourdines; mais à peine eut-il prélude qu'une énorme passion y soupira, comme si les portes d'un four enflammé, lentes, s'entr'ouvraient sur mon froid visage. Un râle qui monte indique sans l'exprimer un sinistre: ce n'était plus les appels rauques, les raou! raou! ah! a! a! a! youpaïdi! youpaïda! aïda! des gens qui s'élancent dans la fumée rouge des batailles; c'était, exhalée de la douloureuse poitrine des violoncelles, des exquis violons aux minces fibres, du gosier sanglotant des flûtes, de la bouche des cornets nerveux et des hautbois ingénus, l'harmonieuse revanche contre le silence, la honte, le secret gardé; c'était l'amertume et la joie des souvenirs de la vie, c'était la caresse à des choses anciennes, le Dies irae du passé, du présent, de l'avenir, tout l'irréparable désastre des passions humaines avoué en musique par cent vingt hommes qui en représentaient quatorze mille. Dans le délire des sons, mes pensées volaient sur des têtes, transfigurées, je le compris, par l'indicible bonheur de clamer et leurs désespoirs, d'en charger les ailes de l'harmonie, confondue en houle, sans craindre aucun confident. La musique est un peu comme l'idée de Dieu, elle se prête à tout. J'aperçus des visages, d'abord consternés, qui s'éclairaient de lumières, des yeux qui renaissaient soudain! Le premier violoncelle, un Belge, ex-professeur de billard (!), semblait lutter et se tordre le long de son instrument. Je me rappellerai toujours ce simiesque artiste, laid? beau? les deux ensemble,—qui badouinait d'ivresse et pressait son grand violoncelle comme une femme. Les regards du deuxième violon, homme doux, barbu, à binocle, brasillaient de majestueux éclairs. Je vis des lèvres crispées qui répétaient tout bas des serments et des anathèmes. Au souffle de la musique, au choc des notes, les voiles qui recouvraient ces coeurs tombaient. Un peu plus encore d'exaltation, et du nuage harmonique des paroles allaient jaillir, les secrets éclater... Mais l'hymne s'apaisait, basse, comme un orage qui tombe, écrase le sable, le lèche, s'y pose, y dort. Le frémissement religieux de cette musique exécutée avec l'art le plus simple et l'intelligence la plus passionnée s'éteignit peu à peu dans nos oreilles attentives, et, quand les archets s'abaissèrent, nous nous levâmes. Après avoir entendu la veille le chant de la Légion, je venais ce soir d'en comprendre la plainte.

Un brillant compositeur, M. Salomez, conduit ces violons célèbres aussi habilement qu'Eole mène les brises. Sur ces cent vingt exécutants, il en est au moins trente qui sont merveilleux, de toutes patries et de toutes qualités d'âmes. Mon trop court séjour à Bel-Abbès ne me permit pas d'entendre le premier violon; il était en cellule. Je le regrette, car il passe pour incomparable. Peu de gens connaissent ces enchanteurs, qui devraient se faire applaudir à côté de la musique de la Garde. Mais, à défaut des publics de Lamoureux et de Colonne, un geste de Génie signa leur gloire d'autrefois. On raconte que SaintSaëns, pressé comme il est toujours, s'arrêta une seconde sur le quai du vieux port d'Oran et murmura: "La légion étrangère... son orchestre..."

Il allait obliquer. Mais d'autres rêves, sans doute, par delà les mers, conviaient l'illustre voyageur, et il monta sur le bateau.

N'importe. Cette hésitation est un homme.

Georges d'Esparbès.

L'ATTILA DES VIPERES

C'est M. Raisonfi de Rives (Isère), qui s'est fait depuis longtemps une fructueuses spécialité de détruire les reptiles et plus spécialement les serpents venimeux. Grâce à son zèle et à son courage, les vipères, qui pullulaient il y a quelques années encore dans la région et, parmi les bergers et les chasseurs, faisaient de nombreuses victimes, ont une heureuse tendance à disparaître.

M. Raison opère surtout la nuit, à l'aide d'une lanterne. Plusieurs fois déjà, il a été victime de son zèle. Comme sa "campagne" commence à l'ouverture de la chasse, on peut établir dès à présent la dernière statistique de ses "tableaux": il a capturé 3,114 reptiles divers, dont 2,813 vipères parmi lesquelles se trouvaient 1,513 adultes, 621 petits et 980 femelles pleines.

Mordu à différentes reprises et se soignant lui-même en faisant flamber de la poudre sur les parties menacées, M. Raison n'en continue pas moins ses exploits. C'est un brave, et c'est même, paraît-il, un excellent homme, ce qui ne gâte rien.

Le chiffre des naissances va toujours en diminuant.

La diminution de la natalité n'est plus le triste privilège de la France.

Le taux des naissances en Angleterre, qui avait atteint en 1876 son maximum, 36.3 pour mille, est tombé, en 1911, plus bas qu'on ne l'avait jamais vu, à 24.4 pour mille, et l'on prévoit que la statistique de 1912 sera encore moins satisfaisante. De 1881 à 1911, le rapport du nombre des naissances à celui des enfants a diminué de 34 pour cent.

Il est né, en 1911, 843,505 enfants; le rapport du service général de l'état-civil, qui vient d'être publié, calcule que l'application des taux d'accroissement constatés naguère donnerait le nombre de 1,273,698: c'est donc plus de quatre cent mille enfants que la crise actuelle de la natalité a fait perdre à nos voisins en 1911.

C'est le pays de Galles et le nord de l'Angleterre qui ont le plus de naissances; le Sud s'est montré très peu prolifique et le paraîtrait moins encore sans l'appoint de la ville de Londres.

Le poète s'interroge; le philosophe se regarde.

La critique sans bonté trouble le goût et empoisonne les saveurs.

d'Isidore et de la terrible façon dont il avait payé sa désertion du pays; l'impression de sa fin si navrante était encore dans tous les esprits.

Alors Clément intervint; et on lui demanda des détails sur les dernières semaines du fils de Jupinet, sur le traitement si nouveau qu'il avait découvert pour le sauver; l'abbé poussait son protégé, le faisait causer, le forçait à redevenir lui-même, l'amenait à laisser entrevoir sa belle âme ardente et généreuse.

Le jeune interne se laissa faire et raconta tout: son dernier entretien à Noyon, sous le porche de la cathédrale, avec Isidore, qui voulait absolument venir à Paris; ses luttes, pour y trouver une place, pour y vivre; la désolation navrante de sa chute, là-bas, sur un boulevard de banlieue... et son séjour plus malheureux encore à l'hôpital où, pourtant, il l'avait soigné comme une mère.

Et, en parlant de toutes les rancoeurs de la capitale, en laissant entrevoir qu'il ne se plaçait qu'au point de vue utilitaire et sentimental, mais qu'il aurait des choses *autrement décisives* à dire, s'il voulait envisager le côté *moral* de la question du séjour à Paris, Clément devenait beau, d'une beauté de tribun, d'une beauté de haine légitime; sa voix avait des intonations indignées, on devinait que l'être protestait là, tout entier, que le coeur y battait à l'unisson de l'intelligence et, volontairement, on pensait qu'elles avait dû être bien fortes, bien impérieuses, les raisons qui avaient poussé ce jeune homme à mettre cette haine sous ses pieds, et à quitter, pour l'impur tourbillon de Paris, le nid aimé qu'on lui avait offert ici.

Et, pendant que Clément parlait, Blanche, à plusieurs reprises, levait longuement sur lui ses deux grands yeux bleus plein d'interrogation. Got la remarqua, et la bonne fille, très émue de ce qui allait arriver, avait, au milieu du repas, cherché dans sa poche sa médaille bénite; et, sur elle, rappelait tout bas à la Vierge une certaine prière bien fervente qu'elle lui adressait pour la première fois, il y avait bien longtemps, dans sa chapelle de Noyon, au temps des vacances de Clément. Puis, son coeur battit bien fort quand elle vit l'abbé Hans tousser deux fois, préparant quelque chose de très délicat à exprimer...

—Dis donc, Blanche, fit brusquement le vieux recteur, ne trouves-tu pas que Clément devrait rester chez nous, puisqu'il aime tant Noyon, et que ce serait un grand bonheur pour nous si, à la fin de cette année, il revenait définitivement s'installer comme médecin ici?...

Blanche, dont le coeur battait bien fort sous son corsage bleu, répondit du regard en abaissant ses longs cils sur des yeux devant lesquels tout tournait déjà...

—...Alors, c'est ton avis? continua impitoyablement l'abbé Hans, au milieu d'un silence plein de sourires émus...

—Mais oui, fit-elle, si bas qu'on l'entendit à peine...

—C'est mon avis aussi, ma petite Blanche, c'est notre avis à tous; on installerait Clément là, derrière chez moi, dans la jolie petite maison en briques, qui donne sur le boulevard; il serait à deux pas de Got et à trois minutes de M. Valmont. Qu'est-ce que tu en penses, dis, Blanche?

—Mais, fit-elle avec un sourire qui tremblait de plus en plus, je pense qu'il serait très bien...

—Tu ne crois pas qu'il serait un peu *seul* dans cette *grande* maison... Réponds encore, ma petite Blanche?...

. . . .

—Et si je disais à M. Valmont "Votre enfant a sauvé une première fois la vie à Clément, voulez-vous lui permettre de recommencer?..." dis, chère petite, m'en voudrais-tu?

La jeune fille, fort pâle, murmura quelque chose de très indistinct que l'abbé Hans fut seul à entendre, mais tout le monde, pourtant, l'avait compris. Le notaire, très ému, cassait précipitamment une foule de petits morceaux de pain; Mme Valmont avait des larmes aux yeux; quant à Got, elle n'y voyait plus clair. Cependant, elle aperçut le vieil archiprêtre qui prenait la main de Blanche, la mettait dans celle de Clément, et les réunissait tous les deux sur un coeur de prêtre, comme elle-même, il y avait bien longtemps—les femmes ont de ces pressentiments,—les avait réunis aux pieds de la Vierge, dans la cathédrale de Noyon.

Juste à ce moment, Delphine arrivait, portant à bout de bras un gâteau colossal. Sans rien savoir, elle le posa devant Blanche, qu'elle avait vue naître:

—C'est Mademoiselle, dit-elle, qui va découper, et nous allons voir si elle est déjà bonne à marier!...

Tout le monde rit beaucoup. Le vieux Tom, entendant rire, aboya de toutes ses forces en signe de participation à la joie générale; Blanche embrassa Delphine et... inutile d'ajouter que le gâteau fut très bien découpé..

La bonne Got, la grande peureuse, comme l'appelait M. Valmont, ne monta pas, ce soir-là, directement à sa chambre. Toute seule, et frileusement emmitouflée dans un grand manteau, elle franchit son parterre, traversa le jardin et aborda la petite forêt où même en plein jour, elle n'aimait guère à mettre le pied.

La lune, très haute dans le ciel, répandait sur les arbres des clartés muettes, d'un blanc laiteux, donnant à toutes choses des allures de vision.

Pourtant, Got ne recula pas et M. Valmont eût applaudi au courage avec lequel elle se frayait un chemin à travers les feuilles des plantes basses.

Quand elle fut arrivée à la clairière, où la petite vierge de Clément joignait toujours les mains dans sa petite niche de bois. Got se mit dévotement à genoux pour une prière émue d'actions de grâces: c'était là que Clément lui avait bris le coeur; maintenant, la Vierge de Noyon avait entendu son ardente supplication, et autour d'elle, tout renaissait à la vie, à la joie, à l'espérance et à l'amour. Son rêve, le rêve de son coeur était réalisé, et il lui sembla qu'elle pouvait mourir.

Longtemps elle pria, dans toute l'effusion de son âme; puis, sentant la fraîcheur tomber sur ses épaules, elle se releva et, tout heureuse, s'en alla chercher dans le sommeil le repos de son bonheur...

* * *

Et maintenant, ami lecteur, qui m'avez suivi jusqu'ici, peut-être, quelque jour, la Providence vous fera-t-elle passer à Noyon: alors n'hésitez pas à y arrêter quelques heures.

La petite ville a perdu un peu de son caractère, car, là-haut, sur le plateau qui la domine, on a bâti des casernes et installé des dragons. J'aime l'armée, et pourtant, c'est le coeur serré que j'ai vu, pour elle, bouleverser les routes ombragées qui abritèrent tant et *si doux* souvenirs.

Mais c'est ainsi, la vie... et le coeur semble être le seul endroit où les choses aimées puissent perpétuer leur chère et douloureuse présence.

Pourtant il est des heures où la ville se retrouve *elle-même* dans son intimité familiale, dans son calme religieux. C'est à l'un de ces moments qu'il faut la voir.

En parcourant ses rues silencieuses, où l'herbe pousse entre les pavés, vous aurez, profonde et émotionnante, la sensation de *l'autrefois*, de cet *autrefois* où l'on ne brûlait pas la vie en courant et où la vie ne vous brûlait pas. Vous prendrez la vieille rue de l'Evêché, vous tournerez à droite, vous entrerez dans l'antique cathédrale, toute couverte de mousse d'or: vos pas y éveilleront des échos étranges, très lointains, quelque chose comme le murmure d'un passé à jamais disparu. Bigot, le sacristain, est encore là, et, quand on lui parle des choses de ce livre, il secoue la tête de l'air d'un homme qui a beaucoup vu. L'abbé Vignot, dégoûté des intrigues du collège, s'est fait missionnaire, et quelquefois, entre deux prédications, il vient dans l'Oise serrer la main de ses amis.

Quant au vieil abbé Hans, tous les jours que Dieu fait, il va prendre sa tasse de café chez les Valmont pendant un quart d'heure; puis, il enfile le chemin étroit qui conduit au Ruault et à la maison de Jupinet; souvent, il y trouve le Jacquot, et ensemble on parle, encore et toujours, de celui qui est couché là-bas, dans le petit cimetière, où bourdonnent les abeilles...

Pauvre enfant, que la terre natale au moins te soit légère, et que Dieu te tienne compte là-haut de ce que tu as souffert!...

* * *

Peut-être aussi, en retournant par les routes si jolies qui environnent la petite ville, verrez-vous passer un léger cabriolet de campagne, attelé d'un superbe épagneul français: celui qui conduit n'a pas vingt-six ans, et son visage, encadré de cheveux noirs, reflétant à la fois un caractère de douceur triste et d'autorité grave, contraste avec la figure toute gracieuse et souriante de la blonde jeune femme qui l'accompagne...

Les paysans qui les rencontrent les saluent d'un affectueux *bonjour*, car ils sont tous les deux la providence du pays et les apôtres ardents de la province. Regardez-les bien et vous reconnaîtrez M. et Mme Clément Valmont, et vous les saluerez aussi, car c'est l'amour dans le devoir, c'est le bonheur qui passe!...

FIN

AU COLLEGE

I DIVISION.

Tournoi athlétique.

Jeudi matin, bravant les gros nuages qui annençaient une journée plutôt froide, les sages de la première division décidèrent que le Tournoi aurait lieu.

Ils eurent du flair nos officiers. Les nuages se dissipèrent bientôt et une température idéale vint réchauffer l'enthousiasme de tous, athlètes et spectateurs.

Il n'y eut pas de prouesses dignes de lasser à la postérité; mais les différentes épreuves furent vivement disputées, et le Tournoi fut un succès. La course de haies et la course de relais figuraient au programme cette année, et ces deux additions rendirent la journée encore plus intéressante.

Tout observateur impartial a pu remarquer que l'organisation était parfaite. Il n'en pouvait être autrement. Depuis le commencement de l'année, les officiers du Conseil des jeux ont prouvé, par leur initiative et leur savoir faire, qu'ils sont dignes de la charge qui leur a été confiée.

Résultat du Tournoi.

Course de 100 verges.—

Séniors: Henri Parent, 11 secondes; Louis Muller, 12 secondes; Sandy McNeill, 12 1-5 sec.

Juniors: Ernest Jacques, 12 2-5 secondes; John Persichini, 13 secondes; Louis Fontaine, 13 3-5 secondes.

Boulet de 16 livres.—

Séniors: Jos. Muller, 30 pds. 9 pcs.; Sandy McNeill, 27 pds. 6 pcs.; Wilfrid Dechêne, 27 pds. 4 pcs.

Intermédiaires: Leo Collins, 24 pds. 1 pc.; Charles Woodcock, 25 pds. 2 pcs.; John Cloutier, 22 pds. 3 pcs.

Boulet de 12 livres.—

Juniors: Ernest Jacques, 29 pds. 7 pcs.; Auguste Caron, 28 pds. 6 pcs.; Louis Fontaine, 27 pds. 10 pcs.

Saut en longueur.—

Séniors: Jos. Müller, 17 pds. 7 pcs.; "Gus" Badali, 17 pds. 6 pcs.; Aurèle Préfontaine, 17 pds. 5 pcs.

Juniors: E. Marquis, 16 pds., Jos DeGagné, 15 pds. 7 pcs.; Gerard Marquis, 15 pds. 6 pcs.

Course d'un demi-mille.—

Séniors: Louis Muller, 2 min. 27 4-5 sec.; Sandy McNeill; Leo Collins.

Juniors: Roméo Dubreuil, 2 min. 36 1-5 sec.; Louis Fontaine; John Persichini.

Disque.—

Séniors: Jos. Muller, 89 pds. 3 pcs.; Sandy McNeill, 88 pds. 5 pcs.; Henri Auger, 87 pds. 4 pcs.

Intermédiaires: John Cloutier, 69 pds. 8 pcs.; Leo Manion, 65 pds. 7 pcs.; Walter Gagné, 60 pds. 1 pc.

Juniors: Ernest Jacques, 83 pds. 8 pcs.; Louis Fontaine, 75 pds. 10 pcs.; Henri Cusson, 71 pds. 10 pcs.

Course de 220 verges.—

Séniors: Henri Parent, 24 1-5 sec.; Louis Muller; Sandy McNeill.

Juniors: Louis Fontaine, 27 4-5 sec.; Auguste Caron; John Persichini.

Marteau.—

Séniors: Adrien Doiron, 55 pds. 7 pcs.; Jos. Muller, 57 pds. 3 pcs.; Sandy McNeill, 56 pds. 8 pcs.

Intermédiaires: Denis Racicot, 45 pds. 8 pcs.; eWnzel Holitzki, 44 pds. 9 pcs.; Charles Woodcock, 41 pds. 9 pcs.

Course de haies.—

Séniors: Adrien Doiron; Aurèle Préfontaine; Louis Muller.

Intermédiaires: Walter Gagné.

Juniors: Joachim Régnier, Lew McDonald.

Saut en hauteur.—

Séniors: Aurèle Préfontaine, 4 pds. 10 pcs.; M. Bastin, 4 pds. 9 pcs.; Adrien Doiron, 4 pds. 8 pcs.

Juniors: Ernest Jacques, 4 pds. 7 pcs.; Gérard Marquis, 4 pds. 6 pcs.; E. Marquis, 4 pds. 3 pcs.

Course de relais.—

1—Rhétorique: Henri Parent, Sandy McNeill, Jos. Muller, Adrien Doiron.

2.—Méthode. Matriculation I.

Voltige à la Perche.—

Séniors: Aurèle Préfontaine, 8 pds. 3 pcs.; Paul O'Sullivan; John Cloutier.

Juniors: John Persichini, 5 pds. 6 pcs.

Course d'un mille.—

Séniors: Leo Collins, 5 min. 45 3-5 sec.; Aurèle Préfontaine; Sandy McNeill.

Juniors: Roméo Dubreuil, 6 min. 2-5 sec.; Louis Fontaine; John Persichini.

* * *

Au tournoi athlétique. Succes monumental! C'est inouï! MM. Laporte et Bohémier ont couru le marathon, un marathon de dix milles, de Saint-Boniface à Saint-Norbert en vingt minutes! Aevz vous l'imagination assez puissante pour imaginer cela? Oui, le succès est éblouissant, mais, faut l'avouer, il perd un peu de son éclat quand on apprend que les coureurs en question étaient en automobile et que M. Aimé Bertrand était au volant. Vingt minutes, c'est croyable dans ce cas! On rporte que MM. Bohémier et Laporte ont voulu s'entrainer a courir ce marathon, dimanche dernier,—en automobile bien entedu—mais leur préfet de santé, dit-on, ne leur a pas permis (ce doit être une calomnie) parce que ces Messieurs, à ce qu'on rapporte, quand ils sont partis à trotter, courent toujours plus longtemps qu'il ne le faut et ainsi s'exposent tout naturellement à ne pas arriver à temps. Ils font alors des retards au lieu de faire des records! Mais si la calomnie est vraie (!) c'est tout de même épatant: faire dix milles en vingt minutes et sans entrainement antérieur, c'est monumental! Vous en demanderez des nouvelles au Père Adam!

* * *

Reconnaissance du coeur et du ventre: MM. La porte et Bohemier seront éternellement reconnaissants du cordial, appetissant, savoureux et étourdissant accueil qu'ils ont reçu de M. C. Leclaire, propriétaire de la pension Saint-Norbert. Oui, c'est là que ceux qui souffrent seront soulagés, ceux qui ont l'estomac creux seront comblés, ceux qui ont chaud seront rafraîchis et ceux qui ont froid seront réchauffés! Collégiens si vous avez la beatitude d'aller à Saint-Norbert n'oubliez pas d'arrêter voir M. C. Leclaire, vous ne le regretterez pas je vous en passe un papier!

* * *

IIeme DIVISION.

Le ramassis d'Hurons et d'Iroquois de la petite division, que les grands voyaient avec tant d'appréhension rôder autour d'eux a perpétré un crime abominable, Les Indiens ont scalpé une troupe pacifique de Blancs, distingués, à la fleur de l'âge et sur qui reposaient les doux espoirs de la nation.

Hélas! que ne s'est-il réalisé le voeu que la frayeur suggérait a l'écrivain philosophe: "Ils feraient mieux de fumer leurs calumets sous la toile du wigwam." On n'aurait pas à déplorer aujourd'hui la perte de têtes si chères.

L'agilité, l'endurance, la sûreté du coup d'oeil leur assuraient la plus haute place dans l'estime du public. Pour un grand nombre c'était l'élite intermédiaire.

Le destin devait changer la face des choses. Les Indiens ont massacré cette phalange de vaillants que "par humilité" on nommait depuis quelques jours "cadets."

Il ne reste plus que deux générations: celle des vieillards et celle des "nourrissons".

Les Peaux-Rouges les respecteront toutes les deux à cause de leur âge.

Les noms des vainqueurs sont, Léon Bénard, Paul LaFlèche, Edward Rimmer, Armand Tremblay (capt), Wilfrid Pelletier.

Un désintéressé.

* * *

UNE RENCONTRE

A. Dostert: Que pensez-vous, général, de mes dragons, qui vous saluent vos lanciers au moindre outrage fait à la belle langue de Cicéron?

A. de la Fonchais.—Je vous trouve hardi, général, de tenir semblable discours. Qui donc, ces trois dernières semaines, ont le mieux manié les "fuissetis", les "amaverunt" et les "presbyteorum"? Combien de fois les pointes de nos lances aiguisées de "cornui", de "dentes" et de "fulgura" n'ont pas percé de part en part vos plus valeureux cavaliers qui tentaient avec des sabres ébréchés de "cornuo" de "dentas" et de rosibus" de nous arracher, triste illusion, une victoire certaine? Ha! Ha! Ha! Ha!

A Dostert.—Ne poussez pas plus loin l'outrage, Général: vous parlez en vainqueur, et nous le sommes.

A. de la Fonchais.—Conceto, vous nous avez vaincus, mais grâce à l'esprit de trahison, Oui, quelques-uns des nôtres rejetant en arrière "fulgura et tonitru" nous ont avec leur langue de femme livrés à vos coups, et enlevé une victoire déjà assurée.

A. Dostert.—Général, je bois l'insulte; mais si vous aviez un poil de moustache, deux bras de fer avec un peu d'expérience, sur le champ je vous ferais mordre la poussière. Heureusement vous êtes si jeune et si petit!

A. de la Fonchais.—Aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas une barbe toute usée et une taille démesurée. Cette semaine même le fer de nos lances, en vous arrachant une victoire facile, vous dira qui nous sommes, Adieu.

Depuis un mois Dragons et Lanciers s'entretuent.

Le résultat des victoires: Lanciers, 2; Dragons, 2.

Combats singuliers: A. de la Fonchais contre L. Champagne, A. de la Fonchais, vainqueur.

P. Valentini contre D. Racicot, D. Racicot, vainqueur.

L. Bénard contre H. Gauvin, L. Bénard, vainqueur.

P. Gagnon contre N. Pelland, P. Gagnon, vainqueur.

J. Marion contre A. Paquin, J. Marion, vainqueur.

UNE PRIVILEGIEE DE LA VIERGE

Pacquignon à Lourdes.

Le certificat suivant, sur la guérison de Melle Claire Pacquignon, est signé du Dr Pineau et du Dr Pierre Lesage, le propre médecin de la miraculée, qui accourut à Lourdes au premier signal de sa guérison:

Melle Claire Pacquignon, demeurant à Paris, 62, boulevard Montparnasse, âgée de trente-quatre ans (No. 50 du registre de 1913), nous a présenté un certificat dans lequel son médecin, M. le Dr Pierre Lesage, de Paris, déclare "lui donner des soins depuis dix-huit mois. Cette jeune fille, dont les parents, frères et soeurs, sont morts de tuberculose, a présenté elle-même une pleurésie gauche, il y deux ans, et a subi peu après une grave opération abdominale (ouverture d'abcès dus à de la salpingite tuberculeuse), qui a déterminé le chirurgien à pratiquer une hystérectomie totale, avec ablation des trompes et des ovaires. Depuis le mois de janvier 1913, la malade, reprise de poussées fort douloureuses de péritonite tuberculeuse, n'a, pour ainsi dire, pas quitté son lit, et a perdu une bonne partie de l'embonpoint qu'elle avait gagné pendant la période d'accalmie qui a précédé cette nouvelle crise. Il s'agit d'une affection rebelle, et il serait bien à souhaiter que le désir de la malade d'aller à Lourdes fût réalisé". (Certificat délivré à Melle Pacquignon, avant le départ pour Lourdes, par M. le Dr Pierre Lesage).

En juin 1913, la malade, au cours de crises plus pénibles, a présenté des températures rectales oscillant entre 38o et 39o9, "après lesquelles la malade m'a (Dr Lesage) plusieurs fois signalé l'évacuation de selles purulentes". Souvent la malade avait du ténesme rectal, et a remarqué plusieurs fois des selles rubannées, sans doute dues à la compression exercée par une collection purulente non encore ouverte. Ces dernières semaines, la malade ne s'alimentait presque plus, avait quelques vomissements. Elle souffrait de tout le corps et en particulier d'une douleur en ceinture. Elle nous dit que, tous les jours, elle rendait du pus dans ses gardes-robes, consécutivement à la formation d'abcès de la cavité abdominale qui prenaient heureusement la voie intestinale. Cette particularité s'est encore manifestée le mercredi 20 août: le ventre était très ballonné. C'est dans cet état que Melle Pacquignon est arrivée à Lourdes.

En l'absence du Dr Pierre Lesage, la malade avait été vue, huit jours avant le départ du Pèlerinage pour Lourdes, par le Dr Villechauvet. Notre confrère crut devoir informer la soeur de la malade qu'il s'agissait d'une *manifestation tuberculeuse de forme incurable*. C'était aussi l'avis qu'avaient donné les Dr Lesage et Bigaud.

Melle Pacquignon vient donc à Lourdes. Le voyage est difficile: la malade présente de la fièvre en cours de route.

Il est une particularité sur laquelle nous appellerons l'attention: le certificat du Dr Lesage nous montre chez Melle Pacquignon des manifestations tuberculeuses pulmonaires: crachements de sang après une pleurésie gauche; or, ces phénomènes pulmonaires s'évanouissent au moment où se fait jour la métastase péritonéale.

Arrivée à Lourdes le jeudi 21 août 1913, Melle Pacquignon va le lendemain matin, vendredi 22 août, à la piscine. Ses douleurs sont violentes à la jambe gauche et au rein gauche. On crint une syncope à la piscine. Puis a lieu la procession du Très Saint Sacrement, au cours de laquelle elle aperçoit l'ostensoir bénissant les deux ou trois malades qui la précèdent; la malade sent la douleur s'effacer peu à peu, puis disparaître. Le Très Saint Sacrement passe devane elle; elle est guérie. C'est après cette procession que nous pouvons la voir sommairement.

L'examen complet, pratiqué le samedi matin 23 août 1913, ne nous révèle plus aucune trace de maladie. L'abdomen ne porte plus que les cicatrices des opérations et une très légère sensibilité du côté gauche. La veille au soir, la malade a mangé de fort bon appétit; mais ce matin, elle n'a voulu, par reconnaissance, prendre que de l'eau de la Grotte. Bref, il n'y a plus rien qu'une très légère induration du côté gauche.

Le lundi 25 août 1913, la malade est examinée par le Dr Pierre Lesage, arrivé de Paris le matin. La palpation n'éveille un peu de douleur que si elle est exercée très profondément et à gauche, alors qu'antérieurement elle était exquise et superficielle, dès la moindre exploration, souvent même généralisée au creux épigastrique et dans la fosse iliaque droite. Mais il n'y a pas d'induration ni d'empâtement comme précédemment.

L'appétit est excellent. La malade a mangé de la viande, des légumes, de la confiture: elle a bu trois verres d'eau rougie, aliments qu'elle avait abandonnés depuis de longs mois.

L'intestin fonctionne normalement, garde-robes indolores et non purulentes. Melle Pacquignon est très calme, ne souffre plus. On doit reconnaître qu'on est en présence d'une guérison complète.

Dr Pierre Lesage—Dr Pineau.

UN CONGRES DE CHAUVES

La Belgique est la terre classique des congrès. Mais de tous ceux qui se tinrent jusqu'ici à Bruxelles, aucun n'aura été plus pittoresque et plus imprévu que celui dont on annonce les prochaines assises.

Ne pourront, en effet, y prendre part que les personnes chauves, non pas d'une calvitie relative, mais complète: "Pas la moindre mèche ne devra émerger des crânes, qui devront être nus, absolument nus." Ainsi s'exprime la circulaire.

Un programme très chargé attend les congressistes, qui auront à se prononcer sur de graves questions, dont la moins importante ne sera pas de chercher les moyens de se prémunir contre les courants d'air.

On prévoit que les débats seront mouvementés, en dépit des jaloux affirmant l'impossibilité dans laquelle se trouveront les orateurs de se prendre aux cheveux.

UN CENTENAIRE EMOUVANT

La mort du prince Poniatowski.—Une des gloires de l'armée française.

Tandis que l'Allemagne célèbrera bruyamment le centenaire de la bataille de Leipsick, les Polonais rendront un hommage discret à la mémoire du prince Joseph Poniatowski, le vaillant officier que Napoléon avait fait maréchal de France le 15 octobre 1813 et qui devait périr, quatre jours plus tard, dans les flots de l'Elster. En fêtant ce héros essentiellement populaire, "incarnation vivante de l'immortelle âme nationale", selon l'expression d'un de ses biographes, la Pologne entend souligner que, même dans l'adversité, elle resta fidèle à la cause de l'empereur.

Napoléon ne reconnut que tardivement les mérites de Poniatowski. A Saint-Hélène il regretta de ne pas lui avoir offert le trône de Pologne, car il eut fait ainsi de la cause polonaise une cause nationale, au lieu de rattacher à la Saxe le grand-duché de Varsovie. Poniatowski était "le roi véritable", disait l'empereur en exil. "Il réunissait tous les titres et tous les talents, et pourtant il s'est tué". Ancien officier autrichien, le prince polonais avait été nommé ministre de la guerre par Murat, à Varsovie, en décembre 1806. Organisateur de premier ordre, il occupa la Galicie, en 1809, avec le contingent qu'il avait levé. Son corps fut presque complètement englouti dans le désastre de la campagne de Russie, mais à peine était-il revenu dans son pays qu'il refit les cadres de son armée. Après bien des vicissitudes il parvint à amener en Saxe, au mois de juin 1813, 14,000 hommes avec 7,000 chevaux.

Par décret impérial, le corps polonais devint le huitième de la Grande Armée en même temps que son chef obtenait le "rang de maréchal", titre qui devait lui être confirmé quelques mois plus tard. A partir de ce moment, Poniatowski, sans cesse en communication avec le quartier général, déploie une activité inlassable. Au commencement de septembre nous le trouvons à Lobau, défendant à l'avant-garde les défilés de Bohême contre les masses fraiches de l'armée de Schwarzenberg. Après Dresde, après les malheureuses affaires de Kulm et de Dennewitz, il est à l'arrière-garde, couvrant par des combats presque quotidiens la lente concentration de la Grande Armée sur Leipsick. Le 12 octobre, chargeant à la tête du 3e uhlans, un coup de lance le blesse à la main.

* * *

La veille de la première journée de Leipsick, le 15 octobre, l'empereur vint en personne a l'aile droite de l'armée pour remettre à Poniatowski qui "s'est couvert de gloire à toutes les batailles", son bâton de maréchal. Pour la première fois un étranger atteignait le rang le plus élevé de l'armée française. Mais le prince ne songeait qu'à se battre. Il accepta ce nouveau titre avec gratitude, continuant cependant à signer, pendant les trois jours qu'il lui restaient à vivre, ses ordres et ses rapports "le général commandant le 8e corps". Le 16, Poniatowski soutint le feu durant toute la journée, luttant de front avec un corps autrichien, "sans reculer d'une seule semelle". Il fit prisonnier le général de Merveldt, mais perdit le tiers de son effectif et fut lui-même blessé par une balle ennemie. Durant la journée décisive du 18, le corps polonais défendit contre une force dix fois plus supérieure le village de Probsteida qui était la clef de ses positions. Poniatowski, selon son habitude, avait pris la tête des bataillons de la division Isidor Krasinski, pour repousser l'attaque des colonnes prussiennes. En face du tsar Alexandre, qui de loin observait la manoeuvre, il luttait non point seulement pour conserver un village saxon, mais encore pour reprendre Varsovie, la capitale du futur royaume de Pologne.

Le soir, la bataille était définitivement perdue et l'empereur donnait l'ordre de la retraite. Encore une fois les Polonais se voyaient désignés pour couvrir la retraite. Ils se maintinrent en combattant toute la nuit dans Borna, faubourg ouest de Leipsick, tandis que les débris de l'armée passaient la Pleisse en désordre. Le 19, à onze heures du matin, Poniatowski, accompagné d'une faible escorte de quelques centaines de cuirassiers, s'apprêtait à son tour à gagner l'autre rive, lorsque les sapeurs français firent sauter le pont. Il ne restait plus qu'à rendre les armes. Le prince, sollicité par son état-major, par les généraux Malachowski et Grabowski, d'accepter l'inévitable, pour conserver sa vie à la patrie, s'écria à plusieurs reprises, dans une fiévreuse exaltation: "Il faut mourir en brave!"

* * *

Pour la troisième fois, il venait d'être blessé par un coup de sabre à la main. Sommairement bandé, ainsi que le raconte son biographe, M. Simon Askenazy, il se jeta dans la Pleisse, sans descendre de cheval. Mais le courant emportait sa monture. Le vaillant Polonais allait se noyer lorsque le capitaine Bléchamp, nageant à son secours, vint se dégager, pour l'entrainer sur l'autre rive. La course reprit alors à pied à travers des terrains marécageux pour gagner l'Elster, dans lequel se jette la Pleisse. Déjà l'ennemi serre de près les retardataires.

Poniatowski est frappé d'une balle entre les côtes. Ruisselant de sang, des officiers le hissent sur un nouveau cheval. Le coup de feu a cependant été mortel. On l'entend encore balbutier les mots "Pologne" et "Honneur". Une dernière fois il se redresse, éperonne son cheval et se jette dans l'Elster. De loin, les poursuivants ont aperçu le mouvement et prennent le cavalier pour cible. Une nouvelle balle atteint Poniatowski en plein coeur. Il chancelle, glisse de cheval et disparaît dans les flots.

Ainsi mourut le prince Joseph Poniatowski. Un petit monument élevé au pied d'un arbre, sur les bords de l'Elster, désigne l'endroit exact où périt le grand patriote qui, par un effort surhumain, avait tenté de sauver la France et de ressusciter la Pologne.

La musique des chants de deuil laisse mourir les sons.

La musique dans les dangers élève plus haut les pensées.

STATISTIQUES

LE CONGRES DES INSTITUTEURS

Le congrès des instituteurs obtient un grand succès

Par le nombre de ceux qui y ont pris part, par l'attention du public à suivre ses travaux et par l'importance des questions discutées, le congrès bilingue de la semaine dernière donnent aux instituteurs le droit d'être fiers de leur succès.

Deux jours de séances bien remplies et bien suivies.

Mgr l'Archevêque était le patron d'honneur de ce congrès et Mgr Béliveau le président d'honneur, M. Roger Goulet en est le président honoraire, M. Adrien Potvin, le premier vice-président honoraire et M. Gaudias Brunet le second vice-président honoraire.

M. Frs. Lageat, de Notre-Dame de Lourdes, présidait, et M. Jules Grymonpré, N.P., occupait le poste de secrétaire.

Dès la première séance, immédiatement après la lecture des procès verbaux et adresse de bienvenue au président et l'enregistrement des noms, on se mit à la besogne. Le frère Charles, de Saint-Norbert, ouvrit le feu par une intéressante démonstration de l'enseignement du français à l'aide de la méthode phonétique. Il nous fit assister à une véritable leçon de classe, procédant avec son manuel, et vivant sa démonstration. A la séance de l'après-midi nous assistâmes àl'école Provencher à une charmante leçon du frère Kuhn sur la manière de rendre pratique l'enseignement des travaux manuels. Durant une heure, le conférencier retint l'attention de ses auditeurs. Non seulement lisait-il mais encore il démontrait la valeur de son système au moyen des travaux de ses élèves. Il fit ressortir la valeur du travail manuel comme éducateur de la volonté et stimulant de l'intelligence. C'est un système facile parce qu'il coûte peu à installer et ne demande que quelques heures de travail chaque semaine pour réussir. Le conférencier termina par un vibrant appel en faveur du travail manuel.

Les congressistes retournèrent alors au convent Saint-Joseph. M. Watson, directeur de l'Ecole élémentaire d'agriculture, des jardins scolaires et de l'Histoire naturelle à Winipeg, traita de la création de jardins scolaires, attenant à toutes les écoles. Il démontra leur utilité en citant copieusement des eemples. Au début de sa conférence, M. Watson a retracé l'histoire de la culture chez les peupels d'Europe. Reprenant le sujet du conférencier, le frère Eugène Kuhn, directeur de l'école Provencher, en indiqua nettement la valeur et avec son talent de positif montra le succès rapporté par le jardin de l'école Provencher. Il fit un vibrant appel en faveur des jardins scolaires. Il le demande au nom des écoles bilingues françaises-anglaises qui marchent de l'avant dans le progrès scolaire et doivent toujours marcher de l'avant.

M. A. Choiselat, instituteur à Marchand, Man., termina cette séance de l'après-midi par une forte conférence sur l'enseignement de la langue maternelle

A la séance du soir, le plat de résistance fut une jolie conférence de M. Noël Bernier, directeur du *Manitoba*, sur le Monument LaVérendrye. M. l'abbé Lamy présenta, en termes choisis, le conférencier au nombreux auditoire. M. Bernier dit qu'il est heureux de traiter ce sujet parce que dans deux ans nous verrons un monument élevé à la gloire de LaVérendrye le découvreur de l'Ouest. L'idée de ce monument est due à Mgr Taché, le prédécesseur de Mgr l'Archevêque mais le projet n'a ps marché par manque de fonds jusqu'en 1908, époque de la première convention des élèves du collège de Saint-Boniface. On redonna alors de la vie à ce sujet et depuis le succès n'a cessé de le favoriser.

Poursuivant, M. Bernier esquisse la vie de LaVérendrye, appuyant plus particulièrement sur les trois voyages de l'explorateur dans l'Ouest. Après son premier voyage, en 1831, au lac Nipigon, en compagnie de quinze hommes et d'un père jésuite, le manque de provision le força à retourner à Montréal.

En 1734, LaVérendrye découvrit le Lac des Bois et bâtit le fort Saint-Charles où son fils Jean-Baptiste périt aux mains des Sioux. Le 21 septembre 1738, les Français découvrirent l'embouchure de la rivière Assiniboine. Ils furent donc les fondateurs de la métropole anglaise de l'Ouest. Un peu plus tard, dans la même année, un autre fils de LaVérendrye, Louis-Joseph, atteignit les Montagnes Rocheuses. Comme découvreur de l'Ouest, LaVérendrye a répandu le christianisme et la civilisation dans un vaste pays maintenant prospère sous la domination anglaise.

Le comité exécutif du monument, dont le juge Prud'homme est président, et l'abbé Lamy, secrétaire, s'est entendu sur le choix d'un site pour le monument. Ce sera venue Taché, en face du couvent des Carmélites. Le vieux collège de Saint-Boniface sera détruit, l'endroit transformé en un joli parc.

M. le juge Prud'homme ajouta quelques mots.

La seconde journée du congrès n'a pas été moins intéressante que la première. La goujaterie du *Free Press* a provoqué de vigoureuses protestations de la part de MM. Roger Goulet et A. Potvin.

A la séance de l'avant-midi, M. Antonio de Margerie donna une courte mais saisissante démonstration de l'histoire par les biographies. Iindiquant les principaux modes d'enseignement de l'histoire, il montra leurs avantages et leurs désavantages. Pour l'enfant, il conclut à la supériorité de l'enseignement à l'aide de la biographie.

A la séance de l'après-midi, M. P. Chabalier, professeur à l'école Provencher conquis son auditoire par sa conférence sur l'enseignement de la musique. Il traita la question au point de vue pratique. M. Roger Goulet, reprenant la question souligna avec beaucoup d'esprit les points faibles de notre éducation musicale et recommanda fortement l'étude de la musique et du chant.

Tous les instituteurs quittèrent ensuite la salle des séances et le R. P. Adam s.j., adressa la parole aux institutrices.

L'après-midi se termina par l'électinon des officiers pour le nouveau terme.

En voici le résultat:

Patron d'honneur: Sa Grandeur Mgr l'Archevêque.

Président d'honneur: Mgr Béliveau.

Président honoraire: M. Roger Goulet, inspecteur d'écoles.

1er vice-président honoraire: M. A. Potvin, inspecteur d'écoles.

2nd vice-président honoraire: M. G. Brunet, inspecteur d'écoles.

Président: M. François Carrière, Sainte-Amélie.

1er vice-président: Rév. Frère Charles, Saint-Norbert.

2nd vice-président: M. Camille Fournier.

Secrétaire-trésorier: M. J. Grymonpré.

Comité exécutif: C.-R. LaRivière, Arthur Saint-Pierre, François Lageat et P. Chabalier.

Il n'y avait pas un siège de libre à la séance de cloture. Plusieurs représentants du clergé et M. l'inspecteur Young y assistaient.

Après le chant par les élèves de l'Ecole Provencher, M. Roger Goulet lut une lettre d'excuse de Mgr Béliveau, incapable par suite d'un autre engagement d'assister à la séance de cloture et annonça que M. J. Grymonpré avait été forcé de s'abstenir parce que Mme Grymonpré venait d'être frappée d'une attaque d'apoplexie. L'assemblée, sur la suggestion de M. Goulet, vota immédiatement une résolution de sympathies qu'on fit de suite transmettre à M. Grymonpré.

M. Goulet donna ensuite le résultat des élections de l'après-midi et M. Carrière prit possession de son siège.

Puis ce fut l'exécution du *Free Press*. Et elle fut faite de main de maitre. Nos lecteurs trouveront en première page le texte d'élucubration du *Free Press*. M. Goulet le lut en anglais à l'auditoire, en souligna les faussetées, l'ignorance, la perfidie et l'absurdité. Il termina par une éloquente protestation de la loyauté de la population française à la couronne britannique.

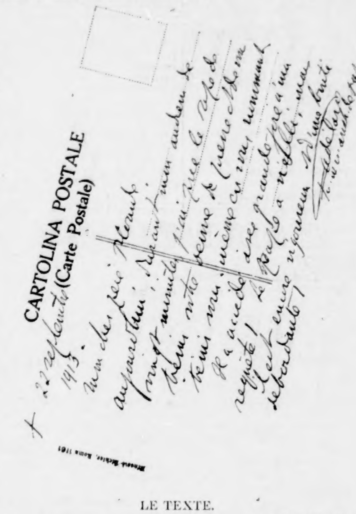
Avant d'attaquer son sujet de la culture physique et des jeux organisés qu'il traita avec éloquence et sous tous les aspects M. Potvin s'associa à la protestation de M. Goulet contre les insultes du *Free Press*.

La séance se termina par des remerciements de M. Goulet à M. Albert Bétournay, aux élèves de l'école Provencher, à M. l'inspecteur Young et le vote d'une motion de remerciements à tous les journaux excepté le *Free Press*.

LE PAPE BENIT LA PRESSE CATHOLIQUE

Une intéressante carte postale de Mgr l'Archevêque

Le R. P. J.-O. Plourde o.m.i., gérant de la West Canada Publishing Co., a reçu, de Rome, une carte postale de Mgr l'Archevêque qui contient un précieux encouragement aux ouvriers du journalisme catholique dans l'Ouest Canadien. Nous sommes heureux de publier le fac-similé de cette carte.



LE TEXTE.

† 22 septembre 1913.

Mon cher Père Plourde,

Aujourd'hui, durant mon audience de vingt minutes, j'ai prié le Pape de bénir votre oeuvre de presse et de vous bénir vous-même en vous nommant.

Il a accédé avec grande joie à ma requête. Le Pape a vieilli mais il est encore vigoureux et d'une bonté débordante.

† ADELARD, O.M.I., Arch. de Saint-Boniface.

A LETELLIER

Les citoyens de ce district organisent une chambre de commerce

Letellier, 16.—A une réunion des citoyens de Letellier et du district, samedi dernier, on a établi une chambre de commerce. M. William Fraser a été nommé président, M. Jacques Parent, vice-président, M. Ed. Comeault, secrétaire. Les membres du bureau de direction sont MM. L.-M. Leclair, médecin, E. Desautels, John Boiteau, Pit Fraser et A. Fortier.

On a immédiatement décidé qu'une délégation irait rencontrer les autorités du C. N. R. afin d'obtenir la construction d'un nouveau quai à la gare et certaines améliorations qui y sont nécessaires. M. A. Boiteau, cultivateur de Letellier, qui a été employé comme agent du gouvernement canadien à Missoula, Montana, a donné son opinion sur les états de l'ouest. Il affirme que si la fertilité du Manitoba avait été aussi annoncé que celle de l'Alberta et de la Saskatchewan, il aurait eu sa part de l'immigration. Afin d'y parvenir, il demande aux cultivateurs de déclarer par écrit leur succès principalement dans la culture de la vallée de la Rivière Rouge.

Amendement Coldwell

La question des fameux amendement... lendemain de l'émission de l'opi dans une nouvelle phase. Le comité du Bureau des Ecoles de Winnipeg a fait son rapport sur la demande d'un arrangement proposé par le docteur James McKenty, le 10 juillet dernier, au lendemain de l'émission de l'opinion de l'avocat Andrews, contradictoire de celle de l'avocat Munson.

Voici le texte de ce rapport présenté par M. Craig et unanimement adopté par le Bureau des Ecoles.

"Le Bureau des Ecoles a étudié avec soin la lettre du 10 juillet dernier et l'on me prie d'attirer votre attention sur les clauses suivantes de la consultation J. H. Munson, C.R., concernant vos demandes:

Si les réquérants veulent limiter leurs demandes à la conduite de leurs écoles sous l'empire de la Loi des Ecoles Publiques, rien n'empêche légalement le Bureau des Ecoles de faire droit à pareille requête, s'il adopte cette ligne de conduite, en louant toute propriété scolaire qu'il pourra trouver convenable, mais non pas en prenant à sa charge ces écoles et en les maintenant ce qu'elles sont actuellement.

"Si, d'un autre côté, les réquérants considèrent leur volonté sur cette matière, telle qu'exposée dans la requête et dans la correspondance, comme partie des demandes contenues dans la pétition et essentielle pour eux, on ne peut, comme il a été déclaré, légalement procédé sur cette base d'entente.

"C'est par suite de ces deux hypothèses soulignées par M. Munson C. R. que, à la demande du Bureau des Ecoles, je vous écrivis le 14 mars dernier vous demandant de nous dire si les réquérants nous proposaient un arrangement dans les limites de la loi telle qu'interprétée par le Bureau des Ecoles. Nous ne pouvons raisonnablement considérer votre dernière lettre comme une réponse a cette question.

"Le Bureau des Ecoles note dans la consultation Andrews, dont vous nous avez transmis une copie, que M. Andrews est d'opinion que la requête des contribuables catholiques romains ne comporte aucune restriction dans sa demande au Bureau de prendre charge des écoles et de les administrer sous l'empire de la Loi des Ecoles Publiques et que conséquemment elle (la loi) ne subissait aucune restriction des déclarations du corps de la requête concernant la conduite des écoles sous l'empire d'un système semblable à celui qu'on dit en vigeur dans la Nouvelle Ecosse et au Nouveau Brunswick.

"Si vous pouver confirmer ce point, comme le Bureau vous l'a déjà demandé, ne permettant plus alors de douter qu'il s'agit d'une demande absolument catégorique de louer les écoles et de les administrer de toute manière sous l'empire de la Loi des Ecoles Publiques, et non pas de la manière qu'elles le sont actuellement, ni de la manière qu'on dit prévaloir dans la Nouvelle Ecosse et au Nouveau Brunswick, cela ferait disparaître toute difficulté; l'on me demande de vous prier de répondre spécialement sur ce point. On me demande aussi de vous prier de réprondre aux questions posées dans les correspondances antérieures à savoir si on réclamerait pour les professeurs dans les écoles le droit de porter le costume de soeur ou un vêtement religieux, encore, si c'est l'intention de vos contribuables que les enfants et les professeurs soient divisés selon leurs croyances religieuses.

"Si à ces questions on donne une réponse spécifique et satisfaisante, en accord avec l'opinion exprimée par l'avocat du bureau, le Bureau des Ecoles pourra s'occuper de cette question mais à moins que des réponses satisfaisantes soient données, le Bureau agissant d'après les conseils de son aviseur, ne pourra poursuivre les négociations.

En attendant, le Bureau tient à affirmer hautement qu'il est et a toujours été prêt et consentant aux préparatifs requis et à recevoir tous les enfants de la ville d'âge à fréquenter les écoles, sous l'empire de la Loi des Ecoles Publiqus indépendemment de leurs croyances religieuses."

UNION NATIONALE

UNION NATIONALE

Mardi dernier, 14 octobre, tous les membres de l'Union se réunissaient dans ses locaux 27 rue Dumoulin pour procéder à l'élection d'un vice-président et de deux conseillers.

M. Deniset fut élu vice-président par acclamation, et sur quatre conseillers présentés, MM. Marius et Leroux furent élus.

On procéda ensuite à l'admission de cinquante nouveaux membres. Tous furent admis à l'unanimité.

Les rapports du secrétaire et du trésorier étaient excellents, le président, M. C. Buffet remercia les anciens membres de leur assiduité et de leur dévouement et les nouveaux pour leur entrée dans la société, ce qui prouve leur confiance et ce qui augmente d'une façon notable le nombre des sociétaires.

M. Brunache proposa, autorisé par l'Union et au nom de cette dernière, de se mettre à la disposition des français cherchant du travail et aussi des patrons cherchant des employés. Sa proposition fut acceptée et toute latitude lui est laissée.

La séance fut levée à 10h. et demie.

ST-BONIFACE

Mgr Béliveau est revenu vendredi de son voyage dans la province d'Ontario et dans la province de Québec. Il a assisté au sacre de Mgr O'Brien, à Peterboro, et à celui de Mgr Forbes, évêque de Joliette. Il a été au cours de sons voyage dans Québec l'objet de plusieurs manifestations de sympathies.

* * *

Lundi matin, Mgr Béliveau est allé à l'Hôpital de la Miséricorde, à Winnipeg, confirmer trois jeunes filles.

* * *

Vendredi soir, Mgr Béliveau s'est rendu à l'Académie Sainte-Marie où il a été l'objet d'une charmante manifestation.

* * *

Les élections municipales approchent et les candidatures se dessinent déjà. Il semble que plusieurs des échevins actuels brigueront de nouveau les suffrages des électeurs. Il y aura certainement plusieurs candidatures nouvelles. Actuellement il est certain que M. Alexandre Beaupré, avocat, se présentera dans le quartier No. 3.

Pour la mairie? Encore rien a l'horizon.

* * *

Aujourd'hui, à 11 heures, les Pères et les élèves du collège ont fait une réception solennelle à Mgr Arthur Béliveau ancien élève du collège. Une adresse en français et une autre en anglais furent lues par MM. Aimé Bertrand et A. McNeill. Mgr répondit dans les deux langues d'une façon très appropriée et accorda à la demande du R. P. Recteur lui-même un grand congé... et pas salé. Bref belle et touchante fête de famille.

La fanfare "La Vérendrye" vient d'élire ses officiers pour l'année.

Prés. Honoraire, G.-A. Bétournay; Président, C.-C. Bernier; Vice-Prés., Ed. Beaudry; Sec.-Trés. Jos. Vermander; Asst. Sec., J.-A. Ferland; Directeur en chef, Paul Salé; Directeur, H. Duyvejonck; Sous-directeur, Z. Lavoie; Gérant, F.-X. Lavoie; Tambour-major, A. Pétrin; Bibliothécaire, L.-J. Lévêque; Ass. Bibliothécaire, Jos. Clément Jr.; Conseil de Régie, J.-H. Clément, J.-N. Senez, A.-J. Joly, A. Salé.

L'enthousiasme avec lequel cette jeune société a travaillé n'a pas diminué puisque dimanche dernier il fut décidé de former un orchestre et une chorale mixte. Ces deux corps seront adjoints à la fanfare et porteront aussi le nom de "La Vérendrye".

La fanfare continuera le mois prochain, la série de soirées musicales et parties de cartes commencées au printemps.

* * *

Dimanche soir, à l'académie du collège, grande discussion donnee par les élèves de Belles-Lettres sur le rôle d'Athènes et de Sparte dans l'histoire. Athènes avait pour défenseurs MM. Louis-Philippe Gagnon et Joseph Savard; Sparte, MM. Albert Prince et Antoine d'Eschambault. Le combat fut rudement contesté: on eut dit les deux nobles cités luttant encore une fois pour l'hégémonie de la Grèce. Les constitutions dediées consciencieusement, ainsi Solon et de Lycurgue furent étudiées que la conduite des deux villes au cours de leurs guerres fameuses, l'on montra enfin l'influence qu'elles ont exercée sur les autres nations au cours des siècles. MM. Albert Prince et Antoine d'Eschambault, défenseurs de Sparte, eurent les honneurs de la victoire.

AU SACRE-COEUR

Lundi dernier, M. Hubert Roy, fils de M. Théophile Roy, a épousé Melle Alice Boiteau, de Saint-Boniface. Le R. P. Allard, o.m.i., vicaire-général, a chanté la messe et bénit le mariage. A l'orgue les enfants de l'école du Sacré-Coeur ont fait les frais du chant. Mme Bourque tenait l'orgue.

Les nouveaux mariés sont partis l'après-midi, par le Pacifique-Canadien, pour une voyage dans l'Ouest.

* * *

Les RR. PP. Portelance, curé, et Boyer, vicaire, sont partis pour Saint-Laurent où ils prêchent le Jubilé en anglais et en français. Ils reviendront à la fin de la semaine.

* * *

Melle A. Primeau, de Montréal, est actuellement de passage chez son amie Mme J.-N. Leveillé, 642 avenue William.

* * *

Mme Morissette, 188 rue Austin, est revenue vendredi dernier de Woonsocket, Rhode Island, où elle avait accompagné Melle Célina Blais qui retournait dans sa famille après un séjour de quelques années chez M. Morissette.

MORT D'UNE RELIGIEUSE.

Soeur Anne-Victoire, de la congrégation des Soeurs du Saint Nom de Jésus et de Marie, est décédée dimanche après-midi à l'hôpital Saint-Boniface, à l'âge de trente-quatre ans après une longue maladie.

Les funérailles ont eu lieu mardi à l'académie Sainte-Marie. Mgr Béliveau officiait, assisté comme diacre et sous-diacre des RR. PP. Caron, o.m.i., frère de la défunte, et Labonté, o.m.i.

La défunte était fille de M. Charles Caron, de Saint-Charles.

Nous offrons à la famille Caron, si douloureusement éprouvée, nos sympathies.

AU CANADA

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Québec, 13.—Il a été tenue au séminaire de Québec, la semaine dernière, une réunion du comité permanent de l'enseignement secondaire.

Le comité s'est surtout occupé du prochain congrès de l'enseignement secondaire qui se tiendra à Québec, à la fin de la présente année scolaire, en juin 1914. Le programme du congrès a été arrêté dans ses grandes lignes, il sera définitivement fixé dans une prochaine réunion, au mois de décembre.

On y traitera, dans quatre commissions de la formation religieuse par l'enseignement, de l'enseignement littéraire par l'explication des auteurs et la composition, de l'enseignement des mathématiques et des moyens d'émulation propres à stimuler le travail des élèves.

